

La lune dans l'eau

« Les années, les siècles, les millénaires passèrent. Chaque nuit la lune dardait ses rayons sur la Terre à la recherche d'un amant qui partagerait, à la fin du mois, son unique nuit passée sous son aspect originel. Les choses se passèrent ainsi jusqu'au jour où ses rayons tombèrent sur le corps du garçon endormi, enroulé dans un drap bleu. »

Sowelu, conte anonyme

1- L'orage

L'orage avait été d'une telle violence que la nature en semblait encore bouleversée. Il n'y avait désormais plus un souffle de vent, pas même la légère brise qui aurait pu rafraîchir leurs visages brunis par le soleil d'Arcachon. Une multitude d'oiseaux était réfugiée dans les arbres, accrochée aux branches comme les survivants d'un naufrage le sont aux restes d'un navire. Sonnés par le tonnerre et les trombes d'eau tombées du ciel, ils n'en semblaient pas moins rassurés d'être vivants et attendaient la nuit, les uns en gonflant leurs plumes, les autres en étirant leurs ailes pour se sécher et vérifier que leurs corps chétifs- avaient échappé pour cette fois-ci encore- aux éléments déchaînés. Adrien et Sébastien écrasèrent leurs cigarettes et retournèrent à l'intérieur où Léa venait de dresser une table qu'un bouquet de lilas et quelques bougies rendaient à la fois simple et très belle. Sébastien avait passé la journée dans l'eau à jouer dans les vagues. Il était épuisé. Il se mêla peu à la conversation et toucha à peine à son assiette. bercé par les voix de ses amis, il se délectait simplement de la quiétude du soir en sirotant un verre de porto, leur laissant le soin de trancher les épineuses questions qui les taraudaient : la fidélité avait-elle un sens ? Fallait-il envisager le botox avant 35 ans ? Etait-il possible d'aimer deux personnes en même temps... ? Malgré quelques certitudes émises, les réponses restèrent en suspens dans leurs esprits et devinrent de moins en moins précises à mesure que le diner avançait. Le jour déclinait, des ombres fluides s'étiraient sur chaque chose et tournaient comme des serpents autour des fins de bougie. Dans l'âtre de la cheminée, à la place des bûches qu'on y faisait flamber l'hiver, une grosse chandelle mauve finissait de se consumer. Elle forma bientôt un amas de cire molle où venaient se noyer de petits papillons de nuit aux corps veloutés et rebondis avant que l'un d'entre eux finisse par éteindre la flamme dans son trépas.

A la dernière bouffée de cigarette, Sébastien se leva et s'étira comme un grand chat. Léa l'embrassa, lui tendit son casque et lui murmura d'aller se reposer. Avant qu'elle n'ait eu le temps de le rattraper pour lui donner une part du gâteau qu'elle ne finirait pas, il avait enfourché sa moto et s'était enfoncé dans le théâtre d'ombres chinoises que la lumière de la lune dessinait dans la campagne.

Sébastien roulait à vive allure. Les platanes avaient laissé la place à deux bordées de vieux chênes noueux qui défilaient de part et d'autre de la grande route encore humide. En coureurs silencieux et gigantesques, ils accompagnaient la moto tout au long de sa course. Plusieurs fois, les pupilles phosphorescentes d'un renard ou d'une belette brillèrent dans les phares de la moto avant que l'animal effrayé ne s'engouffre dans un fourré. Il faisait doux comme en plein jour si bien qu'il n'eut pas froid malgré la légèreté des vêtements dont il était couvert. Les entrepôts et les annonces publicitaires dressés dans le no man's land qui précèdent l'entrée de Bordeaux se firent bientôt de plus en plus nombreux, puis les premières échoppes se dessinèrent sous la lumière blafarde des lampadaires. Il traversa un grand boulevard désert et enfin la barrière du Médoc qui, quelques heures auparavant, était encore encombrée par les automobilistes excédés par leur propre nombre et klaxonnant à tue tête. Les nuages du début de soirée s'étaient enfuis et, maintenant, la soie sombre et profonde d'un ciel noir descendait sur la ville. Dans son rétroviseur, il vit briller des millions d'étoiles jetées par une main invisible à travers le ciel. Sébastien fredonnait sous son casque l'air de *Piensa en mi*, c'était la nouvelle lune et Luz Casal semblait chanter son absence.

Feu orange, puis rouge, il posa un pied sur l'asphalte en relevant sa visière. C'est d'ici qu'il l'aperçut pour la première fois, de loin, au croisement de deux rues, à une centaine de mètres de là. Immobile sur le bord du trottoir, le nez en l'air, les mains le long du corps, perdu dans la lumière blafarde des phares qui baignait sa silhouette dans un halo de lumière. L'individu semblait ignorer le risque qu'il prenait ainsi à se laisser frôler de trop près par les voitures. L'une d'entre elles allait le renverser, c'était certain. Sébastien était d'une nature altruiste, toujours prêt à porter secours au premier malheureux qui croisait son chemin, préférant se mettre en danger plutôt que d'avoir à se reprocher la moindre petite lâcheté. Il n'hésita pourtant pas une seule seconde à changer son itinéraire habituel pour éviter de passer à proximité de l'inconscient. Il se contenta de lui jeter un dernier coup d'œil avant d'accélérer dans une ruelle qui rallongerait de quelques minutes seulement le chemin du retour. Habituellement, Sébastien doutait toujours de ses pressentiments mais cette fois son intuition était plus forte et ne laissait aucune place au doute : il ne devait pas s'approcher, il devait fuir.

Une fois chez lui, lorsqu'il s'allongea sous sa couette, l'image de cet homme ou de cette femme, dont la peau et les vêtements luisaient dans l'obscurité et qui déambulait, visiblement paumé, n'avait pas quitté son esprit. Que faisait cette personne ? Était-elle saoule ou droguée ? Peut-être...mais ce n'était pas vraiment la question. Ce qui le tourmentait, c'était cette étrange impression qu'il avait ressentie. Ce n'était pas de la peur face à un comportement étrange. Ce n'était pas non plus la crainte de renverser l'individu. C'était juste une petite voix qui avait murmuré dans son esprit « *Non, Sébastien, pas par-là, tourne à droite.* » Il avait chaud. Les draps étaient moites. Les minutes passaient, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il regarda son réveil et s'étonna qu'il fut si tard. Il se releva pour ouvrir la fenêtre et laisser un peu de fraîcheur pénétrer dans la chambre. Dans son lit, il chercha une position adéquate qu'il finit par trouver. Allongé sur le côté, un coussin coincé entre ses cuisses et la couette repoussée jusqu'à ses hanches, il se sentait mieux. Il faisait

toujours aussi chaud mais un filet d'air frais descendait de la fenêtre. Enfin détendu, il essayait d'empêcher son esprit de vagabonder mais n'y arrivait pas. C'était curieux cette petite voix. Il avait l'impression de l'avoir réellement entendue, mais c'était absurde et stupide. Aussi stupide que quand, enfant, à sa grand-mère qui lui disait « mon petit doigt m'a dit... », il avait demandé à voir la bouche de cet auriculaire trop bavard. Si cela avait été possible, il lui aurait bien cloué le bec pour éviter tout risque de délation mais il avait beau scruter les mains de son aïeule, chaque doigt, chaque ongle, avec attention, jusqu'au moindre détail, il n'y avait rien. Rien. Pas la moindre entaille suspecte, aucune trace des minuscules petites lèvres. Ces recherches anatomiques avaient duré quelques mois jusqu'à ce qu'il apprenne à devenir plus discret dans l'exécution de ses forfaits ou tout simplement moins transgressif. Sébastien cherchait à relâcher son attention, à fuir ces souvenirs qui en appelaient d'autres, à oublier cette petite voix, sa grand-mère, la chaleur, son malaise, lui-même. Il se remémora un cours de yoga qu'il avait suivi l'année passée. Caler ses pensées sur le rythme de la respiration. Inspirer profondément et expirer longuement. Vider ses poumons complètement. Sébastien commençait à se détendre progressivement, muscle par muscle, de ceux qui se trouvent aux coins des lèvres et des yeux, dans la nuque et dans la mâchoire, jusqu'aux grands muscles, ceux des épaules, des bras, des jambes. Il s'imagina, comme le maître le lui avait enseigné, le flux et le reflux de la vague sur le sable et cala sa respiration sur ce rythme apaisant, emplissant une nouvelle fois ses poumons profondément, expirant lentement, la même quantité d'air à chaque fois, la même durée d'inspiration, puis d'expiration, lentement, profondément. Le rythme cardiaque devait se caler sur la même fréquence que celui de la respiration. Jusqu'à ce que le corps prenne le relais de l'esprit qui laisse place à l'inconscient, ne pense à rien. Dormir. Comme à chaque fois qu'il souffrait d'insomnie, il s'imagina ce grand labyrinthe, ses détours interminables, la sensation d'être perdu et soudain le souvenir du sentier qui mène à la sortie, la libération, le néant. A mesure qu'il se perdait dans ses méandres, les images s'enchaînèrent dans sa tête ; à la silhouette entrevue l'espace d'un instant succédèrent la vision des rouleaux de l'océan, des dunes et des oiseaux marins, du jardin de Léa, de la route sinueuse comme un long filet d'encre, puis, soudain, cette impression de tomber dans un grand trou et un vertige que l'on a à peine le temps de ressentir avant de sombrer.

Le lendemain matin, il se réveilla le moral au beau fixe. C'était dimanche, il faisait grand soleil, les gens iraient flâner dans les rues et s'arrêteraient à la boutique. Il fit chauffer la bouilloire, versa l'eau dans un mug et alla boire son thé citronné sur la terrasse qui offrait une vue imprenable sur la ville, en respirant le parfum délicat du jasmin qui lançait ses tiges à l'assaut d'un morceau de bambou. L'animateur radio égrainait les nouvelles du jour plus catastrophiques les unes que les autres, jusqu'aux résultats sportifs qui annonçaient un revers des Girondins de Bordeaux. Sa douche prise, il s'habilla rapidement et sauta sur sa moto. Comme d'habitude, il s'arrêta acheter le journal chez Alex, rencontré quelques années plus tôt à un stage de voile et qui avait repris un kiosque à journaux près du Grand Théâtre. Il l'avait agrandi en rachetant une vieille épicerie mitoyenne que des travaux d'aménagement transformeraient bientôt en jolie petite librairie, avec un coin lecture confortable, dans lequel Alex voyait le piège imparable où tomberaient toutes les Bordelaises en âge de satisfaire son besoin immense de tendresse. Le problème était que le chasseur

était connu de tout le monde pour être un mauvais coup depuis qu'une de ses ex avait détaillé à qui voulait l'entendre le récit peu glorieux d'une nuit qu'ils avaient passée ensemble. Fondée ou non, une cruelle réputation lui collait à la peau et Sébastien partageait avec tous ceux qui le connaissaient la certitude qu'une fois mis en place, le piège ne se fermerait pas de si tôt sur les proies pour lesquelles il avait été conçu... à moins qu'elles ne fussent pas du coin. Il y avait bien une dénommée Dorothee qui tournait autour de lui mais elle n'était pas belle, mal faite, poilue, perchée sur de grosses jambes qu'elle ne couvrait jamais. Sans que personne n'ait jamais vérifié la véracité de ces accusations, on la soupçonnait d'avoir été jadis le garagiste de Pessac que sa femme avait mis à la porte après l'avoir surpris en train d'essayer sa garde-robe. L'affaire avait fait jaser et le pauvre homme n'était jamais réapparu.

- Tu vas bien mon vieux ?

Il vit dans la mine de son ami la réponse négative à sa question malgré le très pavlovien « super bien et toi ? » prononcé par Alex dans un grognement.

- Ça n'a pas l'air pourtant...
- Si, mais je suis trop sensible pour le monde dans lequel nous vivons, alors forcément quand ton job c'est de vendre quotidiennement le récit de la connerie humaine, ça fout souvent le moral à zéro... expliqua-t-il.

Sébastien ne put cependant s'empêcher de penser que cette morosité cachait une nouvelle déconvenue amoureuse.

- Tiens, écoutes, dit Alex en pointant la rubrique « Faits divers » d'un journal : *« A 4h00 du matin, les trois jeunes âgés de 19 à 24 ans, sont sortis du Château de Fersac où ils venaient de participer à une soirée organisée pour le compte de l'association Enfance du Monde. En traversant la route pour rejoindre le bus affrété pour l'occasion et qui devait les raccompagner dans le centre de Bordeaux, ils ont été fauchés par une voiture. L'un est mort sur le coup et les deux autres dans l'ambulance qui les conduisait à l'hôpital. Après avoir passé plusieurs heures en cellule de dégrisement, le conducteur s'est contenté de dire : «après tout ils n'avaient rien à foutre dehors à cette heure-là de la nuit. » Ces propos glaçants ont provoqué la colère des familles...»* Eccetera, eccetera, c'est affligeant non ?
- Consternant, en effet...dit Sébastien distraitement.

La lecture de son ami avait fait naître en lui les souvenirs de la veille. Comme d'un rêve que l'on a oublié et qui revient par bribes longtemps après s'être éveillé, il se souvint du ciel d'encre, de l'apparition, de ses habits, du halo lumineux qui semblait s'en dégager. Il se rappela son étrange malaise et sa fuite dictée par la petite voix.

- Ça me fait penser à un truc qui m'est arrivé hier soir, j'ai vu un mec ou une femme un peu bizarre, au bord du trottoir, qui était à deux doigts de se faire renverser.

Il lui raconta l'épisode qui ne suscita chez Alex, qu'un haussement d'épaule.

- En résumé il ne t'est pas arrivé grand-chose ! conclut le buraliste.

C'était vrai, songea Sébastien en repartant son canard sous le bras, il ne s'était rien passé de spécial et pourtant il n'arrêtait pas de repenser à cette scène : une personne habillée d'une sorte de kimono argenté, qui avance dans le flot des voitures. Ça en devenait presque obsédant. La scène lui revenait à tout moment : elle lui revenait en mémoire quand un client lui demandait le prix de tel ou tel objet, quand il régla le petit restaurant où il prit son déjeuner, en allant acheter ses cigarettes, en enlevant l'antivol de sa moto, en enfonçant ses clefs dans le barillet. A la fin de la journée, il était sombre, loin de la bonne humeur ressentie à son réveil. Il passa le temps en téléchargeant quelques morceaux de musique sur internet, dénué de tout scrupule et convaincu qu'Hadopi allait de toute manière être supprimée.

Les jours suivants, il trouva le temps, entre les clients, de finir l'inventaire qui précédait la fermeture annuelle du magasin. Il se consacra aussi à la lecture des brochures touristiques dont Léa lui avait imposé l'examen en vue des vacances et qu'il alternait avec des séances d'apprentissage de l'hébreu par la méthode Assimil. Le soir, il allait courir une bonne heure sur les quais qui longent la Garonne.

Après ses études de droits et un stage calamiteux chez un avocat dépressif, Sébastien n'avait pu se décider à embrasser la carrière austère à laquelle on le destinait (dans la famille, on était notaire de père en fils). Ses parents consentirent donc à se porter caution pour l'achat du magasin d'antiquités d'un vieux pied-noir qui, pris d'affection pour le jeune homme, lui vendit son bien, marchandises comprises, à bon prix. Sébastien adorait son métier. Il aimait par-dessus tout percer les mystères que recelaient les objets déniché ici et là, souvent à l'occasion de voyages (en particulier en Afrique du Nord et en Asie Centrale, régions qui le fascinaient), parfois aussi un peu moins loin dans le Quercy ou dans le Périgord quand son frère ou son père l'informait de litiges familiaux qui devaient se solder par la vente d'une demeure. C'était alors le prétexte d'une virée à la campagne pour rencontrer les propriétaires et acheter les objets qui présentaient un quelconque intérêt. Il les ramenait dans son atelier, les nettoyait ou les réparait si c'était nécessaire. Il était bien le seul de sa famille à être habile de ses mains et appréciait par-dessus tout le contact physique qu'il entretenait avec les choses. Il prenait soin d'un coffre à bijoux, d'un chandelier en argent ou d'une corne de narval comme il l'aurait fait d'êtres vivants, caressant les angles, les rondeurs, les surfaces, nourrissant les matières et sous sa voix qui les reconfortait, il n'était pas rare que les objets lui révélassent des secrets qui pour d'autres restaient cachés. Sébastien adorait son métier, il lui offrait des moments d'évasion dans l'espace et dans le temps. Il était à la fois détective quand il partait sur les traces d'une succession, archéologue quand il mettait la main sur un objet rare et commerçant quand il le revendait. S'il ne roulait pas sur l'or, il échappait en contre

partie aux journées à la fois monotones et stressantes de ses camarades de promotion qui avaient perdu une bonne part de leur insouciance dans les allées du tribunal. Jouissant des privilèges que lui conférait son activité, il gardait du temps entre les clients pour bouquiner et s'instruire. L'intérieur de son échoppe, rempli d'étrangetés, ressemblait davantage à un cabinet de curiosité qu'à une boutique d'antiquaire. Quelques animaux empaillés, dont un alligator -qui peinait à trouver un acquéreur- et toute une collection de perruches, donnaient à l'ensemble une touche d'exotisme.

Il était absorbé par la lecture des *Sept piliers de la sagesse*, de sorte qu'il ne prêta pas attention à elle quand Margot franchit la porte du magasin. Ce n'est que quand elle lui demanda le prix d'une statuette qu'il se rendit compte de sa présence.

- Pardon... Bonjour... bafouilla-t-il surpris par sa propre étourderie, c'est 180 euros. C'est un petit bronze des années 1930, il est signé d'ailleurs, tenez là, dit-il en pointant un nom gravé dans le métal.
- Si j'en trouvais un non signé, il serait peut être moins cher... ? hasarda-t-elle avec un air provocateur.

Il remarqua son nez -petit- et ses tâches de rousseur.

- Peut-être...mais les bronzes c'est souvent dans ces prix...C'est pour faire un cadeau ?

Il nota la finesse de sa taille.

- Euh oui...c'est pour offrir.
- Pour un homme, une femme ? Si vous me parlez un peu des goûts de la personne, on pourrait trouver quelque chose d'autre. Les objets qui plaisent sont souvent ceux qui nous ressemblent.

Elle avait de beaux yeux d'un bleu profond qui lui rappela la pleine mer.

- C'est une personne très curieuse de tout, qui fait des études d'histoire - et un mémoire sur l'influence de la Renaissance dans la perception du corps-, qui adore les légendes, les ballades en forêt, Romain Gary...
- C'est le portrait type idéal du client. Votre petit ami ?
- Peut-être....
- Je vois, vous cherchez un « cadeau hameçon » ?
- Pardon ?
- Je veux dire, un cadeau pour le séduire...

Sébastien se rendit compte immédiatement de ce que sa phrase avait de vexant et tenta de rattraper sa maladresse. Enfin, vous êtes déjà très séduisante, vous n'avez pas besoin d'un objet pour le charmer, je suis sûr qu'il est fou de vous, qui ne le serait pas... ?

Elle le regarda sans piper mot, le laissant cruellement s'empêtrer dans ses explications.

- Je suis désolé, dit-il, je me suis mal exprimé. Vous me comprenez n'est-ce pas ? Le cadeau hameçon, c'est une association qui m'est venue à l'esprit et j'ai parlé trop vite.
- Allez, arrêtez, vous vous enfoncez, dit-elle dans un mélange de douceur et d'agacement. Et puis de toute façon, ce n'est pas pour mon petit ami, je n'en ai pas. C'est pour moi. J'étais intriguée par la boutique et par ce petit bronze qu'on voit en vitrine mais finalement, il ne me plaît pas trop. Je cherche un petit objet qui me ferait rêver.

Il lui montra les objets les plus mystérieux de sa collection : un flacon de parfum qui avait appartenu à Marie-Antoinette, un recueil des poèmes amoureux retrouvé entre les murs d'une vieille maison, une amulette en plomb gravée à l'image d'une chouette lègue d'Akhenaton à sa fille devenue l'épouse.

- Cette origine n'est bien entendue pas certifiée et naturellement le prix tient compte des doutes quant à l'origine de l'objet, dit Sébastien en esquissant un sourire.
- De toute façon, je n'aime pas mon père au point de m'offrir un cadeau témoin d'un tel inceste....Et ça c'est quoi ? demanda la jeune fille en montrant un gros caillou gris.

Il reposa l'amulette et saisit ce qui ressemblait à un galet de grès veiné de fils d'argent.

- Une pierre de lune. C'est un vieux marchand marocain qui me l'a vendue, il y a 3 ans, j'étais allé dans le sud du Maroc, vers Ouarzazate, dans la vallée du Draa. C'était un nomade mais il vivait et voyageait seul. C'est très rare bien entendu car voyager en solo revient à s'exposer à bien des dangers. A ce qu'il m'a dit, il était le dernier survivant de sa tribu. Nous avons lié connaissance alors que je me baladais un soir après dîné. Je ne sais pas comment cela a pu se passer, je marchais sur une route sinueuse qui montait vers un plateau d'où je voulais admirer le coucher de soleil quand je me suis retrouvé poursuivi par une horde chiens sauvages absolument effrayant. J'ai couru un moment à la recherche d'un rocher où grimper mais le sol était désespérément plat et n'offrait aucune cachette. Plus je leur lançais des pierres, plus ça les excitait. Ils étaient à une dizaine de mètres de moi (je pensais vraiment que j'allais finir dévoré) quand il apparut et les chassa en agitant un grand bâton qui le dépassait d'une tête. Il séjournait provisoirement dans une petite cavité creusée dans la roche. Vu de l'extérieur, cela ressemblait davantage à un trou de renard qu'à l'entrée d'une chambre d'hôte. A l'intérieur c'était bien aménagé, enfin ça restait très sommaire bien-sûr mais il y avait de quoi y passer quelques nuits sans problème. Il m'a versé un verre de thé qui sortait d'une bouilloire toute cabossée et m'a raconté tout un tas d'histoires. Quand je

lui a dit mon métier, il m'a proposé d'acheter cette pierre. Il devait partir le lendemain et elle finissait par peser lourd dans ses bagages.

- Vous parlez arabe ?
- Suffisamment pour faire les courses et comprendre les beaux récits comme celui que m'a fait le vieux nomade au sujet de cette pierre. Si vous voulez je peux vous la raconter ? Vous me pardonnerez peut-être ainsi ma goujaterie.

Elle accepta sans le contredire.

- OK. Alors voici ce que le vieux marchand m'a dit : à chaque nouvelle lune, l'astre que les nomades nomment Tellit prend forme humaine. Il devient homme ou femme, selon ses envies. Il part à la recherche d'un jeune homme ou d'une jeune femme qu'il tue une fois ses désirs assouvis. C'est pourquoi quand la lune est pleine, les jeunes hommes et les jeunes femmes se cachent car c'est à ce moment que Tellit cherche son prochain amant ou sa prochaine maîtresse. En revanche, ils restent éveillés et groupés autour du feu pour ne pas être emportés les nuits sans lune, quand Tellit est sur Terre.
- D'accord : jusqu'ici tout va bien, c'est rationnel et bien carré, dit Margot en souriant.
- Je ne suis pas assez lyrique c'est ça ?
- Mais non, ça va, c'est juste que vous racontez une belle histoire comme on énonce un problème de mathématiques mais ça a son charme aussi, c'est mignon...
- OK, je vais m'y prendre mieux.

Il lui présenta un fauteuil, s'assit près d'elle, lui proposa une cigarette avant de s'en allumer une et continua son récit.

- C'était une de ces nuits comme seul le désert sait en faire, profonde, énigmatique, enveloppante. Les rayons d'une lune aussi mince que la pointe d'un sabre s'étaient posés sur le corps d'un garçon de la tribu. Il s'appelait Amestan.
- Il ne s'était pas caché ? demanda Margot.
- Si, sans doute mais il aurait suffi qu'une fente très mince dans le tissu de sa tente ait laissé passer un rayon de lune ou qu'un coup de vent ait soulevé un des pans de tissu... Toujours est-il que le démoniaque Tellit avait vu Amestan. Il avait reconnu en lui la prochaine victime digne de son amour. La nuit suivante, après le repas pris autour du feu avec les autres membres de la tribu, le garçon fit sa prière, souffla sa lampe d'argile et s'endormit seul dans sa

tente, bien enveloppé dans la peau de mouton qui le protégerait de la nuit glacée. Le camp était silencieux et les derniers flambeaux allumés ici ou là terminaient de se consumer en laissant s'échapper vers le ciel de longues volutes de fumées grises qui semblaient relier le campement aux étoiles. On entendait au loin le glapissement d'un renard des sables que le vent contraire emportait loin derrière les montagnes. Quand toute la tribu fut endormie, une forme humaine, spectrale, apparut sur le pas de la tente d'Amestan.

- Comment vous pouvez savoir ? Vous ne l'avez jamais vu vous !

Sébastien ne se démonta pas et continua en haussant légèrement la voix :

- Les rares témoins parlèrent ensuite d'un fantôme dont on distinguait à peine les membres tant la lumière qui émanait de son corps brouillait les formes. C'était une lumière blanchâtre qui n'éclairait pas les objets alentour, très intense mais qui n'éblouissait pas comme le soleil ou la flamme. C'était comme...une lumière morte.
- Ah oui ! fit la jeune fille, un peu comme les lampes anti-moustique...
- Si vous m'interrompez tout le temps je ne finirais jamais l'histoire ! Sébastien se radoucit aussitôt : Attendez, c'est ma faute, je vais nous mettre dans l'ambiance.

Il se leva de son fauteuil et alla éteindre les lumières. La boutique était suffisamment sombre pour qu'une seule source lumineuse créât l'atmosphère escomptée. Sébastien gratta une longue allumette et l'approcha de la mèche d'une bougie. Après quelques instants, la lueur dansait sur les murs chargés d'objets, de tableaux et de livres. Il reprit le fil de son récit.

- Amestan qui dormait d'un sommeil léger sentit la présence. Il ouvrit un œil et avec mille précautions glissa sa main sous la peau de mouton pour attraper le long couteau qu'il tenait toujours près de lui. Il attendit terrorisé dans la pénombre ne sachant pas s'il avait à faire à un bandit, à un membre de la tribu ou à un quelconque animal. Des nomades racontaient que certains loups, poussés par la faim, allaient jusqu'à pénétrer dans les habitations à la recherche de nourriture. Certains avaient même emporté de jeunes enfants qu'ils dévoraient ensuite dans les collines. Amestan était un garçon courageux, sans doute le plus courageux de tous les jeunes hommes de la tribu mais à ce moment, il ressentit une peur très vive, il haletait dans la pénombre. D'un coup, une lueur envahit l'intérieur de sa tente ! Il comprit immédiatement que Tellit était venu le chercher et en l'espace d'une fraction de seconde, dans un geste désespéré, se jeta sur le spectre en hurlant et lui donna plusieurs coups de couteau. Un cri abominable, déchirant, animal, retentit alors. Des torches s'allumèrent, les hommes de la tribu accoururent alors que les femmes prostrées au fond de leurs tentes tentaient comme elles le pouvaient de calmer les enfants terrorisés. Elles même étaient glacées d'effroi et folles d'inquiétude.

Une partie des hommes se pressaient autour de la tente d'Amestan alors que les autres, armes à la main, faisaient face à la nuit. Ils cherchaient de leurs yeux d'héméralopes celui que la nuit sans lune ne leur livrerait pas. Tous étaient persuadés qu'un malheur venait d'arriver au garçon. Tous s'attendaient à trouver sa tente vide. Et quand l'un d'eux, prenant son courage à deux mains, s'apprêta à pénétrer à l'intérieur, certain d'y constater son absence, Amestan écarta la toile et apparut, indemne, un poignard à la main et une pierre dans l'autre. Les hommes n'en crurent pas leurs yeux, ils savaient qui l'avait attaqué et ils savaient que cet ennemi ne perdait jamais. Ils furent encore plus stupéfaits quand Amestan annonça calmement en désignant la pierre : « C'est un morceau du bras de Tellit » Une clameur d'étonnement s'éleva parmi les hommes. « J'ai frappé de toute mes forces, un sang épais et froid comme du mercure a coulé des plaies sur le sol. Tellit a hurlé et a disparu. Je suis tombé à genoux et quand j'ai posé mon regard sur le sang, il s'était changé en pierre. »

Sébastien attendit une seconde et ajouta :

- C'est cette pierre que le marchand m'a vendue.

Margot souriait.

- Votre récit est très beau. Mais soit vous y croyez vraiment et vous êtes vraiment touchant de naïveté, soit vous êtes un sacré hâbleur. Quoi qu'il en soit, je suis dans votre boutique depuis plus d'une demi-heure et je n'ai encore rien acheté. Si vous passez autant de temps avec chaque client, vous n'allez pas vous y retrouver au bout du compte.
- Je m'y retrouve toujours quand il s'agit de belles histoires. Et puis les contes ont toujours plus qu'un fond de vérité... ajouta-t-il de façon sibylline.
- C'est vrai... elle coûte combien cette pierre ? Je la prends, ajouta-t-elle sans attendre la réponse.
- Il ne faut pas vous sentir obligée... Personne n'est entré dans la boutique, vous m'avez fait passer le temps.
- Non, vraiment elle me plaît. On dirait un lapis-lazuli. Je la prends avec plaisir.

Elle lui sourit mais son visage s'assombrit subitement.

- Comment t'appelles-tu ?

Il ne fut pas surpris qu'elle le tutoie subitement. Il lui dit son prénom, s'enquit du sien et elle continua.

- Tu te rends compte ? Je n'ai personne d'autre que moi à qui offrir un cadeau ?
- Quand même...tu n'es pas seule à ce point ?

Elle lui adressa un sourire mi navré mi honteux qui exprima mieux sa détresse que les mots.

- Tu as déjà vraiment aimé quelqu'un ? demanda-t-elle.
- Je n'ai rien à boire ici, tu veux sortir prendre un verre ?

Elle le regarda d'un air timide mais ravi.

- Avec plaisir...alors dis-moi tu as déjà vraiment aimé quelqu'un ? Vraiment aimé ? répéta-t-elle.
- Oui, dit Sébastien.
- Tu es seul en ce moment ?
- Oui.

Margot craint d'être allée un peu loin dans ses questions.

- Tu ne veux pas en parler, je te gêne, pardon, c'est juste que je suis un peu triste aujourd'hui...on se connaît à peine et...je vais te régler la pierre de lune, dit-elle en fouillant dans son sac à main.

Sébastien l'interrompit alors qu'elle se levait de son fauteuil.

- Je l'ai aimée au premier regard, je lui aurais promis la vie, la mort, la renaissance et quand je posais ma main sur l'écran, je sentais le tendre chatouillement de l'électricité statique sur ma paume...mon corps entier frissonnait. Les jours où j'étais de mauvaise humeur, et aussi pour me venger un peu de l'indifférence qu'elle semblait me réserver, j'éteignais rageusement la télé au milieu d'une de ses meilleures scènes. Mais comme je ne suis jamais longtemps cruel, je la rallumais après une ou deux minutes seulement de bouderie. Je savais bien au fond de moi que je la faisais souffrir en agissant ainsi et la plupart du temps je regrettais aussitôt mon geste.... Et puis ça s'est terminé : au fond de moi, je pense que ni elle ni moi n'étions mûrs pour une relation sérieuse. Mon premier grand amour s'appelait Chiara Mastroiani, je l'avais rencontrée dans *A la Belle Etoile* d'Antoine Desrosières, elle avait 21 ans et son regard était plus doux qu'un morceau de velours.

2 - L'accident

Deux caractéristiques de la personnalité de Sébastien s'étaient dessinées très tôt, c'est-à-dire avant 5 ans : la nostalgie et le goût de l'étrange.

Un fait précis avait marqué pour le petit garçon qu'il était, la découverte du temps qui passe et du passé qui ne revient pas. Avant sa naissance et jusqu'à ses 3 ans (les photos de famille en attestaient), sa mère portait de beaux cheveux bruns qui lui tombaient jusqu'au milieu du dos. Par goût, mais peut-être aussi par commodité, elle

était revenue un jour à la maison les cheveux coupés courts. Le choc fut immense, aussi brutal qu'un accident. A l'insu de tous, il avait pleuré des heures durant au fond du jardin, bouleversé par ce qui lui paraissait être un événement insupportable marquant d'une pierre blanche sa minuscule vie, de sorte qu'il y eut réellement un avant et un après. L'avant était cette époque douce et sucrée dominée par l'image d'une maman aux cheveux longs. L'après c'était l'inconnu et son cortège d'angoisses. Une partie d'elle-même était restée sur le sol du salon de coiffure avant d'être balayée par un inconnu, éparpillant sans s'en douter les vestiges d'un âge d'or. S'en était suivie une série de cauchemars, de reproches adressés à sa mère mais déguisés en caprices, d'une crise de larmes mémorables durant laquelle, entre deux hoquets, il avait gémi dans un français approximatif « je m'ennuie de quand j'étais petit. » Il devait avoir 4 ans tout au plus et son grand frère Tristan, qu'il avait pourtant réveillé en pleine nuit, avait essayé avec tendresse de le consoler. Tristan ne savait pas à quel point le petit Sébastien devenu adulte lui était reconnaissant, après toutes ses années, des mots qu'il avait prononcés pour adoucir sa peine.

Une des premières prises de conscience de son existence avait eu lieu au jour de l'An 1983. Il allait sur ses 6 ans et comprit avec consternation, que la fête qui se déroulait sous ses yeux consistait à célébrer -dans la joie !- la mort d'une année. Il était littéralement anéanti par la peine pendant tout le diner du Réveillon, regrettant l'année qui lui échappait et ahuri par la fête que faisait sa famille à l'occasion de cette funeste échéance. Alors que les adultes braillaient des « Bonne année » et que ses propres semblables, les autres enfants, collaboraient aux réjouissances, il alla cacher ses larmes dans un coin reculé de la maison. Il était par-dessus tout révolté contre la roue implacable du temps et abattu à l'idée d'être le seul conscient du scénario sordide qui se mettait en place sous leurs yeux. Etaient-ils tous aveugles et ignorants au point de ne pas voir la vérité en face ? Sous les cotillons et les paillettes se cachaient les cadavres des moments de bonheur de l'année moribonde, mais encore vivante, trahie par tous dans un délire d'ingratitude. Enterrée vive, sous les hourras de ceux qui s'approchaient un peu plus, en dansant, de la mort. Et dans le choc cristallin des coupes de champagne, il lui semblait deviner le rire ironique du néant qui laissait échapper sa morgue à la fin du sinistre décompte des dernières secondes de l'année. 1983 n'était plus qu'un souvenir qui n'en finirait jamais de s'éloigner alors que la nouvelle année s'ouvrait comme un trou béant devant lui. Il se souvenait du regard méfiant qu'il avait lancé le lendemain, sur le calendrier, à cette année -1984- qui venait de faire irruption dans sa vie, cette usurpatrice dont le chiffre 4 semblait la traduction kabbalistique de l'arrogance et de la finitude de l'homme.

Cette prise de conscience que le destin du présent était de s'effacer sans jamais pouvoir revenir, de glisser entre les doigts comme le sable, l'avait certainement conduit à devenir antiquaire, c'est-à-dire à faire du passé son fond de commerce.

Le temps et le mystère étaient incarnés selon lui par un être à part, un mutant, auquel la nature a donné la double apparence d'un rapace et d'un chat, qui semble toujours en savoir plus qu'on ne le pense : le hibou. S'il avait été un seigneur des temps jadis, Sébastien aurait fait frapper ses armes à son image. Il s'était contenté d'un sticker collé sur sa moto et d'une petite chouette effraie empaillé posée sur son bureau.

Sébastien avait connu une ou deux passions très puissantes mais platoniques. Et puis quelques flirts mais quand il s'agissait de s'engager, les choses en restaient généralement là.

Mise à part la fameuse Chiara, pas grand-chose. Sébastien plaisait aux filles mais il ne prêtait qu'une attention distraite à ses affaires sentimentales de sorte qu'elles ne duraient jamais bien longtemps. Il était à la fois très difficile dans ses choix et un peu fainéant. L'énergie et le temps qu'il fallait déployer pour séduire et maintenir une relation lui semblaient constituer un coût bien élevé au regard des quelques vrais moments de bonheur que l'amour procurait. Il avait en outre du mal à s'engager dans une relation qui ne lui semblait pas être vouée à durer, ce qui entravait considérablement sa motivation. Mais cette fois-ci, avec Margot, les choses semblaient bien parties. Depuis la soirée qu'ils avaient passée ensemble à la boutique (ils n'étaient finalement pas sortis pendre un verre dehors car Sébastien avait retrouvé une vieille bouteille de Porto dans un placard), ils s'étaient retrouvés pour dîner place Sainte-Opportune. Quelques jours après, Margot lui avait donné rendez-vous pour prendre un café dans un bar de la rue Sainte-Catherine et ils s'étaient ensuite revus au Starbucks. C'est finalement Margot qui lui proposa de venir chez elle après qu'ils aient déambulé une bonne dans les rues de la ville. En sortant de son immeuble, le lendemain, il avait le cœur léger. Pendant deux semaines, elle prit l'habitude de passer à la boutique vers 18h et de le ramener chez elle. Margot appréciait de se balader le bras de Sébastien autour de sa taille. Et lui adorait la surprendre dans sa marche en lui glissant un baiser dans le cou ou sur le nez. Pour la première fois depuis bien longtemps, peut-être même pour la première fois de sa vie, Sébastien imaginait plus qu'une aventure avec une fille. Ce n'était pas la voiture familiale, l'appartement et le labrador qui émergeait dans son esprit mais plutôt des voyages, des week-ends, des soirées passées ensemble devant un DVD la tenant dans ses bras sur le canapé du salon. Il s'imaginait avec elle à ses côtés, les yeux brouillés de larmes à la fin d'un beau film. Il s'imaginait avec elle à ses côtés, à bord d'un avion, au moment où sortant des nuages on atteint cet endroit sublime où le ciel est toujours bleu. Il pensait à tous ces petits moments de bonheur simple et incroyablement précieux tant il est rare de se trouver bien avec une autre personne que soi.

Sébastien était en train de fixer une grande coiffe de plumes d'indiens d'Amazonie dans un cadre qu'il accrocherait sur un coin de mur encore libre de la boutique. Un petit marteau à la main, il s'apprêtait à saisir un clou quand le téléphone sonna. Le prénom de Margot s'afficha sur l'écran de son portable. Ils convinrent de se retrouver directement le soir même place Gambetta. Elle ne passerait pas le chercher cette fois-ci. Ils dîneraient ensemble et iraient à la deuxième séance du cinéma Jean Vigo.

- Ensuite, si tu veux, on pourrait prendre un verre avec Léa, ma cousine. Je suis sûr qu'elle te plaira. Elle travaille dans une maison d'édition musicale à Caudéran, elle a 26 ans. Elle habite près du Grand Théâtre et ses parents ont une super maison à Arcachon. Il faudra que tu viennes avec nous un week-end... dans le fond, si tu n'y vois pas d'inconvénient, on pourrait même lui

proposer de dîner ensemble, ça vous permettra de mieux faire connaissance.
Tu veux bien ?

- Oui, bien-sûr, si ça te fait plaisir, répondit Margot, avant de lui souhaiter une bonne journée et de raccrocher.

Le ton de Margot le laissa un instant perplexe mais Sébastien n'y prêta pas plus d'attention que cela et reprit son occupation, laissant voguer son imagination dans les méandres du fleuve amazone, parmi les membres de la tribu kayapo dont provenait la pièce extraordinaire qu'il était en train de manipuler. Il lissait les plumes bleu électrique entre ses doigts et les plaquait avec sa paume sur le cadre, fixait des épingles à intervalles réguliers pour maintenir le diadème formé d'une cordelette de coton et posa la vitre du cadre avant de la fixer. Il était sur le point de prendre un peu de recul pour contempler le résultat quand la porte de la boutique s'ouvrit. Alex était sur le pas de la porte. Le visage défait.

- Je t'ai apporté un bouquin, dit-il en lui tendant un petit paquet rectangulaire recouvert de papier kraft.

Sébastien déchira l'emballage et lut *L'art d'être pauvre*, de Boni de Castellane.

- C'est un avertissement ? demanda-t-il en souriant.
- Non, répondit Alex. C'est un très beau livre, très bien écrit, qui mérite d'être connu. La grande vie d'un dandy de la Belle Epoque...dit-il en baissant la voix jusqu'à ce qu'elle devienne presque inaudible. Je suis tombé dessus par hasard et...
- Tu es vraiment venu me parler de littérature, l'interrompit doucement Sébastien. T'en fais une tête, que t'arrive-t-il encore ?
- Je crois que je suis amoureux...
- Encore Alex ! Mais tu tombes amoureux dès qu'une fille franchit la porte de ton troq... de ton salon de thé ! dit Sébastien en se reprenant. Alex lui lança un regard noir.
- Oui c'est un salon de thé, pas un troquet.
- Elle cherchait un bouquin à offrir à sa mère, elle a choisi la *Vie devant soi*, j'ai tout de suite su qu'elle était la femme de ma vie.
- D'accord, d'accord. Tiens viens m'aider à accrocher mon cadre, ça te changera les idées.

Sébastien n'avait pas du tout envie d'entendre pour la énième fois une nouvelle variante du long récit des amours mort-nés de son ami. Ils fixèrent la coiffe puis allèrent fumer une cigarette à l'extérieur. L'arrivée d'un client offrit un bon prétexte à Sébastien pour renvoyer Alex à ses infusions.

A l'heure convenue, il vit apparaître Léa place Gambetta. Elle était vraiment jolie, avec ses longs cheveux que des rafales de vent soulevaient par moment et ses sourcils bruns qui lui donnaient « beaucoup de caractère » comme avait l'habitude de dire leur grand-mère. Il pleuvait quelques gouttes et elle s'efforçait, un peu repliée sur elle-

même, de maintenir au-dessus de sa tête un parapluie qui semblait pouvoir l'emporter dans les airs à tout moment. Ils allèrent se réfugier à l'intérieur d'un café. Sébastien envoya un sms à Margot pour la prévenir de l'endroit où ils se trouvaient. Elle ne répondit pas. Après s'être assis et avoir commandé chacun un demi, Sébastien se décida à l'appeler, elle n'avait qu'un petit quart d'heure de retard mais il voulait surtout qu'elle évite de les attendre dehors à l'endroit précis où ils avaient prévu de se retrouver. Elle était sur répondeur. Ils attendirent encore mais les minutes passèrent et Margot n'était toujours pas là. Un nom que Léa n'eut pas le temps de déchiffrer s'afficha enfin sur le portable de Sébastien. La conversation dont Léa n'entendit que des bribes fut très brève. Il était pâle quand il posa son téléphone sur la table.

- C'était Margot. J'avais complètement oublié qu'elle n'était pas libre, dit-il en portant une cacahuète à sa bouche.

Léa savait qu'il ne disait pas la vérité.

- Tu lui avais dit que je venais, elle n'a peut-être pas envie de me voir...tu lui as bien dit que j'étais ta cousine au moins ?
- Oui bien-sûr mais ce n'est pas le problème. Je t'ai dit que j'avais complètement oublié qu'elle n'était pas libre. Elle avait prévu quelque chose d'autre ce soir, depuis longtemps. Quelque chose qu'elle ne pouvait pas annuler. Un truc de famille j'imagine. Je l'ai prévenue trop tard, c'est tout. On y va ?

Ils sortirent du café, la pluie s'était calmée et un coin de ciel bleu laissait même deviner un temps plus clément pour la soirée. Ils dinèrent dans une crêperie et allèrent comme convenu au cinéma. Juste avant d'entrer dans la salle, il rédigea un texto : « repose toi bien mon ange ». Il ne put savoir pendant le film si elle avait répondu ou si elle avait seulement reçu son message, le réseau ne passant pas bien à l'intérieur du cinéma. Comme à son habitude, Léa attendit la toute fin du générique pour se lever. Elle remarqua que son cousin avait les yeux rouges en sortant du cinéma mais n'y fit pas allusion.

- Alors ? t'as bien aimé ?
- Génial, c'est le meilleur film de l'année ! dit-il en jetant un coup d'œil à son portable.
- Tu dis toujours ça !
- Ben oui, à chaque fois, je choisis bien c'est tout...

Un accusé réception, mais aucun nouveau texto.

- Je te raccompagne Léa ?
- Si tu veux mais ça n'a pas l'air d'aller ?
- Non c'est rien t'inquiètes, je lui ai envoyé un texto avant le film et elle n'a pas répondu, c'est tout.

Léa devina la pensée de son cousin.

- N'y va pas. Laisse là tranquille, c'est mieux. Tu verras demain...t'es pas fait pour ce monde mon pauvre Séb.

Il haussa les sourcils d'étonnement. Elle s'en voulut aussitôt de la remarques qu'elle venait de faire.

- Tu veux qu'on aille prendre un verre ou qu'on monte chez moi ?
- Non, c'est gentil je vais plutôt rentrer mais on se voit ce week-end pour caler le voyage. Ça va tu sais, ajouta-t-il pour la rassurer.

Il l'embrassa et la raccompagna en bas de chez elle. En retournant à sa moto, il décida qu'il irait acheter, le lendemain à la première heure, un coffret de sels de bain pour Margot. Elle adorait se baigner des heures durant et ce petit geste arrangerait tout. Tout s'arrangerait. Il sourit en pensant au petit plaisir qu'il ferait à Margot et écrasa son mégot sous sa chaussure. Il resta assis un moment sur sa moto à l'arrêt. La tête renversée en arrière, il fixa une étoile dans le ciel, puis il plia la jambe et fit gronder le moteur avant de filer dans les rues sombres.

Le trajet qui le séparait de chez lui n'était pas long. En une dizaine de minutes il atteignit son quartier. Au prochain carrefour il pourrait tourner dans la rue Gaillet, ouvrir les portes du parking, garer la moto et se mettre au lit, enfin. Au dernier feu, il mit son clignotant et attendit la lumière verte pour démarrer en trombe. Il roulait à vive allure quand une personne se jeta littéralement sur son passage, il put l'éviter dans un réflexe mais fut projeté au sol violemment alors que la moto couchée sur le côté continuait sa course en faisant jaillir des éclairs d'étincelles. Assis sur l'asphalte, un peu sonné mais visiblement indemne et enleva son casque et se retourna cherchant des yeux le corps qu'il craignait d'avoir percuté. Il n'y avait personne. Il se leva et fit quelques pas jusqu'à l'endroit où il était tombé. Personne.

- N'avez-vous rien Monsieur ?

Il sursauta et se retourna. Devant lui, un garçon, habillé tout en blanc, posait sur lui un regard inquiet.

- N'avez-vous rien ?
- C'est vous qui avez traversé ? Non je n'ai rien, enfin je crois...et vous ? Vous surtout ?

Sébastien fixa ses lèvres fines et pâles. Elles s'ouvraient laissant échapper des mots qu'il ne saisissait pas.

- Pardon ? demanda Sébastien. Il porta sa main à son front, il ne ressentait aucune douleur mais il était sonné.
- Je vous demandais si je pouvais vous aider à relever votre moto. Il faudrait que vous alliez voir un médecin. Je suis désolé, c'est de ma faute.

Sébastien ne répondit rien. Il n'entendait qu'un mot sur deux, il avait l'impression de flotter à quelques centimètres du sol et tentait tant bien que mal de rassembler ses pensées. La scène n'était pas réelle, elle ne pouvait pas être réelle. Il n'y avait pourtant aucun doute possible. Il leva ses yeux sur l'étrange garçon, son regard était doré et profond et calme, comme celui d'un chat. C'était lui. L'accident avait eu lieu exactement au même endroit où la silhouette blanche lui était apparue quelques semaines auparavant. Lui, la personne dont l'apparition avait provoqué chez Sébastien un tel malaise qu'il avait préféré l'éviter en prenant un chemin de traverse.

- Je vais bien, dit Sébastien qui luttait pour retrouver ses esprits. Je vais rentrer, j'habite juste là. Vous...Tu es sûr que tu n'as rien ?
- Rien du tout, merci. Votre moto non plus, elle n'est pas abîmée. Au revoir.

Le garçon lui sourit. Le temps que Sébastien s'approche de sa moto, il avait disparu. La moto était intacte, en effet. Il avait pourtant eu le temps, dans sa chute, de la voir s'abîmer sur la chaussée, ou du moins de voir des étincelles. Il passa la main sur la carrosserie. Pas une éraflure.

Sébastien rentra chez lui et enleva ses vêtements. Il s'examina dans la glace. Pas d'hématome, pas de trace du choc. Il n'avait pas mal à la tête, il était simplement épuisé. Il eut le réflexe d'appeler Léa avant de se raviser. Il commença à composer le numéro d'Adrien mais abandonna également. Ça ne servait à rien de les inquiéter, il irait peut-être passer un scanner le lendemain, on ne sait jamais. Et encore, ça dépendra de son état. A la première douleur, il irait, se promit-il. Cette bonne résolution prise, il se laissa tomber sur son lit. Les questions se bousculaient dans sa tête : le jeune homme s'était jeté sous ses roues, cherchait-il à se suicider ou était-il simplement barré ? Il avait l'air barré, étrangement barré mais barré quand même. Comment se faisait-il que la moto n'avait rien ? Les étincelles étaient-elles le fruit de son imagination ? Son esprit était embrouillé mais il croyait se souvenir que le garçon avait été percuté ou du moins jeté au sol. Le choc avait forcément été violent...et lui contrairement à Sébastien n'avait pas de casque pour se protéger la tête ! Et s'il avait une hémorragie interne ? Un choc crânien dont les conséquences n'apparaîtraient que dans les heures qui viennent ! ça expliquerait son flegme apparent. Ça n'était d'ailleurs sûrement pas du flegme mais le signe qu'il était au bord du malaise ! Il s'était peut-être écroulé au coin de la rue ? C'est idiot de l'avoir laissé partir, pensa Sébastien en s'asseyant au bord de son lit, c'est limite criminel... « C'est même carrément criminel et ça s'appelle de la non assistance à personne en danger...merde ! quel con ! » dit-il à voix haute. Il se releva, se revêtit précipitamment et courut jusqu'au lieu de l'accident. Rien. Il marcha une centaine de mètres après l'endroit exact où il l'avait vu disparaître dans la nuit. Rien. Tout était parfaitement désert. Pas de trace. Pas de corps étalé sur le sol. Il s'assit sur un banc et resta là un moment, la tête entre les mains. Il faisait nuit noire. De temps à autre, une voiture passait en faisant glisser la lumière de ses phares sur les murs des maisons, avant que la rue ne retourne dans l'obscurité que l'ampoule d'un lointain lampadaire ne suffisait pas à

dissiper. Pour distinguer les formes des arbres, des véhicules garés et des horodateurs, il aurait au moins fallu la lumière de la lune.

L'hiver Bordeaux s'embourgeoise. Son architecture homogène, ses échoppes qui ne dépassent pas jamais trois étages, ses rues piétonnes et le tramway en font une ville sage et rationnelle, préservée des tourments et des conflits. Les bâtiments du XVIII^{ème} siècle crânent le long de la Garonne et rappelle aux visiteurs les fastes passés du port négrier. S'il fait un peu plus doux que dans l'intérieur des terres, il pleut souvent. Et quand il ne pleut pas, l'atmosphère est humide donnant aux pierres une moiteur que le soleil peine à faire disparaître. La cathédrale n'est pas aussi belle que celles de Paris, Reims ou Beauvais avec ses deux clochers qui se rétrécissent vers le ciel comme des moignons implorant, les couleurs de ses vitraux manquent d'éclat et ses murs, pourtant restaurés à intervalles régulières, ne paraissent jamais propres. Mais celui qui a la chance de pénétrer à l'intérieur quand les grandes orgues retentissent, s'il s'assoit sur une des chaises en osier et qu'il ferme les yeux, alors il lui semblera l'espace de quelques instants qu'il se trouve dans le plus bel endroit du monde.

La ville est schizophrène. Pendant l'été Bordeaux s'encanaille. Elle ressemble à Barcelone et change radicalement d'ambiance. La ville se vide de la moitié de ses habitants qui vont passer la journée à la plage. Le soir les vacanciers du jour reviennent d'Arcachon ou de Lacanau, la peau brunie et les cheveux chargés de sel, et sortent dans les bars de la ville jusque tard dans la nuit.

On les reconnaît facilement à leurs tenues car ils viennent directement de la plage et sont encore en maillots, tee-shirts et paréos. Ils font la fête ou discutent en pleine rue, des groupes s'assoient en rond sur les trottoirs autour d'une guitare. Ceux qui ont les moyens rejoignent les terrasses des restaurants bondées, les autres se massent sur les nombreuses places de la ville où stationnent les camionnettes des sandwicheries d'où s'échappe la fumée grasse et odorante des kébab, paninis et autres pizzas.

Comme dans les stations balnéaires au cœur des vacances, les conversations s'engagent facilement et se finissent inmanquablement autour d'une bière ou d'un verre de vin dans une taverne ou dans l'appartement d'une nouvelle connaissance. Quand vous vous sentez seul, que vous n'avez pas le moral, qu'il n'y a rien à la télé et que vous n'avez pas envie de passer la soirée sur votre ordinateur, alors vous prenez une douche, vous vous brossez soigneusement les dents, vous mettez une belle chemise, vous fermez votre porte à double tour et vous descendez les marches de l'escalier quatre à quatre. Dans la rue, vous êtes happé par la vie et au bout de dix minutes passées dans un café, à coup sûr vous aurez deux ou trois nouveaux amis. Trois ou quatre verres plus tard, avec une petite dose de chance, vous aurez aussi quelqu'un avec qui passer la nuit. C'est ainsi que Sébastien se retrouva le lendemain de son étrange accident dans un appartement qu'il ne connaissait pas la veille dans le lit d'une jeune fille rousse qui avait deux qualités : la première, d'être sujet de sa Majesté Elizabeth II et la seconde – la plus grande- de posséder un billet de retour vers l'Angleterre pour le lendemain. De cette manière, elle n'aurait aucune chance de croiser Margot à qui il apporta le soir-même comme convenu un petit coffret de soins

pour le corps. A peine avait-il ouvert la porte de son appartement qu'elle lui sauta au cou et lui couvrit le visage de baisers. Il n'en attendait pas tant. Par un étrange détour des choses, il lui en voulait presque de ne pas suffisamment se faire aimer, de ne pas susciter en lui l'amour qui lui aurait permis de résister aux charmes de l'Anglaise. Sa propre goujaterie l'étonnait et se renforçait à mesure que Margot devenait plus tendre. Il finit par repousser un peu vivement un baiser plus insistant que les autres.

- Mais qu'est-ce que tu as ce soir Séb ?
- Rien.
- Ben si, je vois bien que quelque chose ne va pas... c'est à cause de l'autre soir ? Je n'ai pas pu y aller au dernier moment, je t'assure. J'aurais voulu mais je ne la vois jamais et ça aurait été un drame si je l'avais plantée.

Sa filleule avait débarqué le soir même où ils étaient convenus d'aller au cinéma. Elles se voyaient rarement et si Margot lui avait fait faux bond sa mère lui en aurait voulu. Sébastien sauta sur l'occasion :

- Tu aurais pu l'amener...
- Elle a douze ans et elle est hyper exclusive et susceptible. Elle aurait cru que ça me saoulait de la voir seule.
- Tu aurais pu lui dire au contraire que ça te faisait plaisir de lui présenter tes amis pour l'impliquer dans ta vie. Surtout à douze ans, elle aurait trouvé ça sympa de sortir avec des plus vieux qu'elle.
- Si je lui avais présentées deux personnes très proches je veux bien mais il y aurait eu ta cousine que je ne connais pas. Deux personnes sur quatre qui ne se connaissent pas et qui sont censées faire connaissance avec des personnes jugées importantes dans la vie des deux autres mais qui n'ont rien à voir les unes avec les autres.... Reconnais que ça n'aurait pas été très convaincant.
- Peut-être...
- Tu boudes ?

Elle l'énervait. C'était typiquement le genre de question qu'il ne pouvait pas supporter. Autant passer à autre chose que de remuer le couteau dans la plaie en faisant remarquer à l'autre qu'il est mal à l'aise. Il eut envie de partir et de la planter mais il était las, il y avait cette bouteille de chartreuse qu'elle lui avait promis d'ouvrir et qui le narguait depuis l'étagère de la cuisine. Elle suffirait à supporter la soirée qui s'annonçait assommante et puis il n'avait pas envie d'être seul ce soir-là. L'image du garçon en blanc le hantait. Pour avoir la paix, il simula un sourire, l'embrassa et prit un verre. Il se versa un fond de liqueur verte sur un glaçon et se rassit dans le canapé.

- Il m'est arrivé un drôle de truc l'autre soir.

Il lui raconta l'accident. Ils avaient plus qu'entamer la bouteille quand ils s'allongèrent l'un contre l'autre dans le lit, sans se toucher. Margot passa une partie de la nuit éveillée, sans trouver le sommeil, l'esprit troublé par la froideur de Sébastien, l'importance qu'il semblait accorder à une banale glissade en moto et les quelques verres de trop qu'ils avaient partagés. La respiration régulière de Sébastien, aussi discrète était-elle l'empêchait de s'assoupir. Elle fixait par la fenêtre le mince quartier

de lune qui avançait lentement dans le ciel, œil mi-clos qui ne la quittait pas du regard d'où qu'il soit.

Sébastien passa le week-end suivant dans le Périgord avec Léa, Adrien et Alex. Un vieux monsieur venait de mourir. Ils n'avaient pas d'enfants mais des neveux venus de Pau et d'Alsace pour enterrer cet oncle qu'il ne connaissait vraisemblablement pas beaucoup mais qui leur laissait un joli manoir perché au sommet d'une colline et des porcelaines dont ils tenaient absolument à se débarrasser pour une raison qui échappa à l'entendement. Sébastien passa une demi-journée avec eux et rejoignit ses amis pour déjeuner à Monpazier. Le coffre de la voiture qu'il avait louée pour l'occasion était chargé d'un tas d'objets qu'il avait jugés dignes de figurer dans sa boutique. Une partie de la collection de porcelaines complétait le tableau de chasse avec tout un tas de vieilles photographies sur verre auxquelles Alex prêta grand intérêt. La plupart était des clichés de paysages nord africains et de scènes pittoresques probablement ramenées au début du XXème siècle. La même personne, une jeune femme impeccablement mise et souriante, apparaissait sur toutes les images : au pied d'une caravane, entourée d'hommes en uniformes dans un jardin luxuriant, sur une balustrade devant un ciel d'été très pur sur lequel se détachaient quelques minarets. Le photographe qui avait saisi ces beaux moments avait vraiment du talent. Alex voulait croire que c'était sa maîtresse, Sébastien était convaincu que le photographe était le frère du modèle. L'après-midi, ils se baladèrent dans les bois des environs et marchèrent au milieu des fougères et des frêles chênes truffiers mais leur périple ne dura pas aussi longtemps qu'ils l'auraient souhaité à cause des essaims de moucherons compacts comme des ballons, qu'ils furent bientôt las d'affronter. Quand le soleil descendit sur l'horizon en enveloppant la campagne de sa lumière d'or, ils rejoignirent la maison de la grand'mère d'Alex où ils devaient passer la nuit. C'était un ancien moulin qui ne fonctionnait plus depuis longtemps mais qui conservait la roue dont une petite rivière qui courrait dans les herbes faisait mouvoir les battants. Après dîner, Adrien et Alex montèrent se coucher laissant Léa et Sébastien assis au fond de vieilles bergères tapissées de velours rouge passablement élimé. Chacun de leurs mouvements faisait craquer les lattes de bois du vieux parquet. Ils avaient à portée de main une théière contenant une tisane bouillante, deux tasses et un paquet de cigarillos.

Comme il l'avait fait avec Margot, Sébastien parla à sa cousine de l'accident et de sa rencontre du mec un peu paumé habillé tout en blanc.

- C'est curieux que ça te perturbe autant...
- C'est juste que toute cette scène, la première nuit, l'accident, sa façon d'être et de parler... J'étais certain que la moto allait avoir au moins des éraflures, lui n'avait rien, il a pourtant été projeté au sol. Et puis, il est...je ne sais pas comment le dire, disons bizarre.
- Qu'est ce que tu entends par « bizarre » ? C'est un type qui s'habille en Pierrot-la-Lune, qui se balade la nuit, qui se jette sous les roues des motos : moi j'appelle ça un mec timbré. Un de plus.

Il dut reconnaître que les faits ne militaient pas en faveur de la bonne santé mentale du garçon, et à l'écoute de son récit, il n'y avait rien d'étonnant en effet à ce que Léa réagisse comme Alex l'autre jour. Il savait pourtant que l'impression étrange qu'il avait ressentie et qu'il continuait à ressentir n'était pas infondée.

- Tu comprends, il avait l'air en dehors de tout, il était comme extérieur à la scène qui se déroulait mais en même temps très présent, il semblait sortir d'un autre monde, il était comme une image très nette sur un fond flou...et son regard, il avait un regard particulier, pas le regard qu'on pose sur un inconnu, ses yeux me souriaient comme s'il me connaissait.
- Un peu comme un revenant que tu aurais connu dans une vie antérieure en somme !
- C'est ça ! laissa échapper Sébastien en rendant compte au même moment que Léa se moquait gentiment de lui.
- Tu as vraiment besoin de vacances. Nous partons dans une semaine, ça te fera le plus grand bien.

Leur choix s'était finalement porté sur la Tunisie, pas celle du tourisme de masse mais celle de Tataouine, de Ksar Ghilane, de Tozeur. Celle du silence, du désert et de son immensité. La question de proposer à Margot de les accompagner s'était posée mais Sébastien fit comprendre qu'il n'y tenait pas et qu'il attendrait que leur relation s'épaississe un peu pour envisager des vacances en commun. Il sentait bien au fond de lui que l'attraction du début s'estompait sans laisser place pour autant à des sentiments certes moins passionnés mais plus forts. Le feeling n'était plus là, il pensait à elle dans la journée, se réjouissait même parfois de la voir mais une fois en sa présence, invariablement, il s'ennuyait ou plutôt elle l'ennuyait. L'idée de la quitter l'avait bien entendu effleuré mais comme il n'avait personne d'autre en vue, il n'y avait aucune espèce d'urgence à provoquer une rupture et les désagréments –larmes, reproches, justifications- qui vont avec. Il sentait confusément que la deuxième rencontre avec le garçon en blanc coïncidait avec le reflux de ses sentiments vis-à-vis de Margot. Il n'était pas attiré vers lui et si toutefois il l'avait été, l'admettre n'aurait pas été un problème pour lui. Il se sentait en revanche, à mesure que les jours passaient, et bien qu'il ne l'ait vu que deux fois, envahi par des sentiments qu'il n'arrivait pas à décrire. Ce n'était pas une obsession, il ne passait pas son temps à refaire dans son esprit le scénario de leur rencontre ou à se demander qui il pouvait bien être. Le garçon en blanc faisait simplement le vide dans l'esprit de Sébastien. Il le remplissait et l'asséchait en même temps, progressivement, lentement mais un peu chaque jour, sans perdre son temps. Sébastien n'en était pas vraiment conscient car il était tout simplement à mille lieux du processus qui se mettait en place. Il n'en avait pas idée car il ne pouvait tout simplement pas concevoir le processus qui se mettait en place.

Le lendemain, ils visitèrent le château de Biron qui se situe à quelques minutes en voiture de la bastide de Monpazier. Sébastien s'émerveilla intérieurement sans laisser à ses amis la possibilité de deviner ses émotions. Il vit dans ces vieilles pierres, ces salles d'armes aussi vastes que des églises et ces escaliers dérobés, le décor qu'il donnait à ses rêves. Il prit soin de noter tous les détails secrets que la vieille demeure

lui révéla pour bâtir, le soir venu, dans son lit, alors que tout le monde serait endormi, le théâtre fabuleux d'une nouvelle rencontre avec le garçon en blanc.

3- La ruine

Ils venaient de déposer Léa chez elle et s'apprêtait à rentrer chez lui quand Sébastien sentit ses jambes se dérober sous le poids de son corps.

- Qu'est-ce que tu fais là ? murmura-t-il.
- Je vous attendais.

Il était assis en tailleur sous la porte cochère. Ils se dévisagèrent et échangèrent un sourire. Sébastien voulait parler, lui demander qui il était, percer son mystère, enfin. Mais au moment où il entrouvrit les lèvres, le garçon lui fit signe de se taire.

- Suivez-moi, dit-il avant de s'élaner dans la rue.

Ils coururent jusqu'à perdre haleine. Le garçon précédait Sébastien à vive allure, ils atteignirent les abords du Grand Parc, longèrent de vieilles maisons bourgeoises et atteignirent au bout d'une bon quart d'heure un quartier isolé où des chantiers de construction jouxtaient les murs très hauts d'anciennes propriétés.

- Où m'emmènes-tu ? cria Sébastien qui commençait à s'essouffler.
- Venez ! fut la seule réponse qu'il obtint.

A dire vrai, la curiosité l'aurait poussé à le suivre partout. Le garçon ralentit enfin sa course et s'arrêta devant une grille qu'un lourd cadenas maintenait fermée depuis bien longtemps si on s'y tenait à la rouille dont il était couvert. Une pancarte avec l'inscription « Permis de démolir » était accrochée aux barreaux. Ils escaladèrent la grille et se retrouvèrent un instant plus tard au beau milieu d'un jardin abandonné. La pénombre laissait entrevoir de grands arbres nouveaux, des joncs et une multitude d'herbes folles où croassaient des grenouilles. Une pièce d'eau ou une fontaine devait se trouver à proximité, sans doute au centre d'un ancien parterre fleuri. Après avoir repris son souffle, Sébastien releva la tête. Le garçon se tenait droit devant lui, aurolé de l'étrange lueur qui semblait émaner de son corps. Derrière lui, une vieille demeure de style néo-gothique s'élevait. Il constata en s'approchant que les portes et les fenêtres étaient murées.

- Pourquoi sommes-nous ici ? On ne peut pas entrer, il n'y a rien autour de cette ruine.
- Elle est belle, lui répondit le garçon. Nous allons trouver une entrée.

Sébastien n'osa pas lui avouer qu'il trouvait l'entreprise dangereuse, la maison allait être détruite, elle était sans doute au bord de l'effondrement. Du reste, on ne savait jamais, si on pouvait y pénétrer, peut-être était-elle squattée. Après la course qu'il avait endurée, il s'imaginait mal avoir à se battre contre des marginaux avinés. Sans compter qu'une maison en ruine, en pleine nuit, avec une personne dont on ne

connait rien ou presque, n'avait rien de rassurant. Il se contenta cependant de répondre qu'en effet, elle était très belle.

Ils contournèrent la bâtisse après avoir bataillé contre les ronces qui envahissaient ses abords. De l'autre côté, sur la façade principale s'alignaient des fenêtres dont certaines étaient entr'ouvertes ou cassées. Quelques marches permettaient d'accéder à une terrasse qui donnait sur le jardin. De celle-ci, ils découvrirent à quelques mètres seulement d'eux un lac où se reflétait le ciel nocturne. Un héron avançait lentement entre les iris sauvages et les belles de nuit, ces fleurs qui n'exhalent leur parfum qu'à la tombée du jour et qui ont le goût sucré des choses perdues.

Le tonnerre tonna au loin et quelques gouttes les poussèrent à rentrer dans la maison pour chercher un abri.

- Tu habites ici ?
- Non.
- Alors pourquoi sommes-nous là ?

Sans répondre, le garçon se faufila dans ce qui avait été un salon. De l'extérieur filtrait une faible lumière que ravivaient par intermittence les éclairs d'un orage sur le point d'éclater. Le silence aurait été absolu s'il n'y avait eu le cliquetis discret d'un lustre en cristal resté suspendu au plafond. Un miracle car la maison semblait avoir été pillée maintes fois. Ils gravirent les marches d'un grand escalier qui avait jadis dû être couvert de marbre, seul le volume des pièces et quelques lambeaux épars de tissus cramoisés témoignaient de la beauté passée des lieux. Au premier étage, ils visitèrent pièce après pièce ce qui avait été les appartements de réception, salons, bibliothèque, fumoirs. Des cheminées arrachées des murs laissaient des blessures béantes où s'engouffraient le vent, l'eau et les feuilles mortes. Un petit passage déroché, dernière une boiserie miraculeusement intacte, relié à un escalier de service les mena au couloir des chambres. La première, dont les murs gonflés par l'humidité laissaient voir quelques morceaux d'un papier peint couvert d'arabesques, avait pour tout mobilier un sommier défoncé. Un trou béant dans le plafond d'une autre chambre laissait deviner un grenier lui-même ajouré. Une troisième porte était fermée à clef mais un coup d'épaule suffit pour l'ouvrir. L'obscurité qui y régnait était totale. Ils craquèrent une allumette. Plus petite que les autres chambres, elle était également mieux conservée, le temps et les casseurs n'y avait pas fait trop de ravages. Seul était brisé un carreau de la fenêtre par lequel s'était faufilé le feuillage d'une glycine. Epuisés, ils s'assirent sur le bord du lit. Sébastien brisa le silence :

- Qu'est-ce qu'on fait là ? tu peux me le dire ?
- On se protège de la pluie ?
- D'accord mais pourquoi tu m'as emmené ici ?
- Et vous, pourquoi m'avez-vous suivi ?

Devant cette implacable logique, Sébastien réunit quelques morceaux de bois épars et, avec la paille d'une chaise, alluma un feu dans la cheminée. Bientôt la flamme jeta sur les murs de pâles lueurs qui dansèrent sur les briques de l'âtre d'abord, puis dans

la pièce entière chassant les ombres qui sans cesse remontaient vers le plafond pour mieux redescendre à la rencontre de celles qui les avaient précédé dans ce mouvement.

Au matin, il fut réveillé par un rayon de soleil qui lui barrait le visage. La place à côté de lui, était vide. Il sortit, appela le garçon mais n'obtenu comme réponse que le bruit du vent dans les branches et les croassements des grenouilles aux abords du lac. Avec la pointe noire d'une brindille retirée du foyer encore fumant, il écrit sur le mur, « Je pars pendant 10 jours, laisse-moi ton numéro de téléphone ou ton adresse. Je reviendrai ici dès mon retour. S.»

4- Le miroir

De l'aéroport de Tunis-Carthage, ils louèrent une voiture et prirent la direction de Hammamet qu'ils atteignirent une heure plus tard. Après avoir déambulé dans le vieux souk, ils déjeunèrent dans un petit restaurant perché sur les remparts du vieux fort. Puis, reprenant le volant, ils longèrent la route côtière passant Sousse, puis Gabès. A Sfax, ils roulèrent vers l'ouest en direction du chott El Jerib qui leur parut comme un immense morceau de lune, salé et brûlant. Ils arrivèrent à Tozeur au crépuscule, devant une vieille maison traditionnelle en briques jaune pâle. Sébastien laissa ses amis pour aller à pied à l'extrémité de la ville, au bord du désert. Il découvrit un pays de sable et de poussière que le vent faisait tourbillonner, avec pour seul horizon des dunes à perte de vue. Un océan sec d'où parvenait seulement un murmure d'immensité et les jappements de chiens sauvages. La nuit envahissait progressivement l'espace, remplissant le vide de sa présence rassurante. Il n'y avait rien d'autre que des vagues de sable à perte de vue, des pierres encore chaudes, des buissons desséchés qui tremblotaient et dans le ciel noir des milliards d'étoiles brillaient d'un éclat fixe. Sans pouvoir expliquer pourquoi, Sébastien fut submergé d'une émotion qu'il n'avait jamais ressentie auparavant : il avait l'impression, sans doute pour la première fois de sa vie, d'être à sa place dans ce nulle part où le rien se confondait avec le tout. Une larme roula sur sa joue, c'était une larme de joie, profonde, humble, intime, de celles qui jaillissent sans prévenir des yeux de ceux que la foi vient trouver à l'improviste. Il lui revint en mémoire l'extase de Paul Claudel face à la statue de la Vierge Pilier dans la cathédrale Notre-Dame-de-Paris

Il s'allongea sur le dos et la nuit l'enveloppa complètement. N'ayant dans son champ de vision que l'immensité de l'espace, il perdit -un instant- conscience des limites de son propre corps qui semblait avoir rejoint le vide absolu pour se fondre dans l'opacité du ciel. Il ferma les yeux et resta ainsi un long moment avant que le vent ne tombe. Quand il se releva, les étoiles s'effaçaient à mesure que la lumière blanche et diffuse de la lune s'élevait au-dessus des dunes. Il frissonna car l'air était froid comparé au sable encore tiède.

Tous les matins que dura leur séjour obéissaient au même rituel. Après s'être éveillé, Sébastien fixait les poutres du plafond de sa chambre, délicatement ouvragées et incrustées de nacre, dont le bois sombre contrastait avec les murs blanchis à la chaux. Il tentait de rassembler les brides de rêves qui lui restaient en mémoire et

reconstituait comme un puzzle les récits oniriques de la nuit cherchant à percer leur sens caché. Après un quart d'heure, il se levait, prenant soin autant par habitude que par superstition de poser son pied droit en premier sur le sol. Sa chambre donnait sur un patio au centre duquel avait été creusée une piscine petite mais très profonde, une jebia. Il entra dans l'eau en essayant au maximum de résister à la morsure de l'eau glacée, comme s'il cherchait à se prouver que sa volonté était plus forte que son corps. Quand Léa et Adrien arrivaient au bord de la piscine, ils le trouvaient la plupart du temps serviette au poing à frictionner sa peau gelée.

- Tu vas attraper la mort à te baigner comme ça au pied du lit ! le grondait Léa.
- Hydrocution Sébastien, c'est hyper mauvais, ajoutait Adrien.

Puis ils buvaient un thé et mangeait quelques gâteaux secs qu'une jeune femme aux yeux noirs qui s'appelait Leïla mais qui parlait à peine (malgré leurs nombreuses tentatives pour nouer la conversation) leur apportait discrètement.

Ils s'en allaient ensuite se balader au marché qui, avec un musée dont la maigre collection les lassa bien vite, était selon eux la principale attraction de la ville. Il leur arrivait d'acheter des babioles, des fruits et des gâteaux au miel auxquels même Léa qui faisait attention à sa ligne ne put résister.

Le reste de la journée était consacré après une courte sieste à la découverte des dunes environnantes à dos de chameau ou à pied. Ils louèrent un jour un 4X4 conduit par un chauffeur fou. Le véhicule s'était retourné ce qui avait bien plu au chauffeur mais les dissuada de renouveler l'expérience. Mieux valait ne pas se fracasser le crâne au fin fond de la Tunisie.

Ils se retrouvèrent un jour aux alentours de midi aux abords d'une petite bourgade à quelques kilomètres au sud de Tozeur. Alors qu'ils demandaient où il était possible de se restaurer, on leur indiqua un abri qu'il avait pris pour un atelier de réparation en tout genre mais qui se révéla être un restaurant. Du moins, était-il possible d'y manger un morceau et surtout de boire autre chose que l'eau qui leur servirait sur le chemin du retour. Devant la façade peu engageante de l'établissement, Adrien fit la moue mais Léa et Sébastien le convainquirent de tenter l'expérience. Il n'y avait de toute façon aucune alternative. Quand ils furent assis une femme qui parlait français, aimable et très soignée d'apparence leur apporta un ragout indéfinissable par l'aspect mais qui se révéla très bon au goût. Hamel, c'était son nom, leur servit également du thé comme il se doit et des morceaux de pastèques rafraichissants qu'ils engloutirent en un instant. Ils s'apprêtaient à régler l'addition et à se lever quand un homme qu'Hamel leur présenta comme son mari arriva du coin de la rue. Il les salua et leur proposa un autre thé ce qui bien naturellement ne fut pas refusé. Tout en préparant un narguilé, il engagea la conversation.

Une fois les banalités d'usage prononcées (outre qu'il s'appelait Ahmed, ils apprirent que lui et sa femme avaient vécu 15 ans en France et qu'ils étaient revenus au pays à la mort de son père), l'hôte engagea la conversation sur l'histoire de Tozeur et de sa région, son développement fulgurant ces dernières années, la profondeur des

changements depuis sa naissance à aujourd'hui, depuis l'époque de son père, de son grand-père et finit par évoquer les temps les plus reculés.

- Vous savez qu'avant, il y a très longtemps, le désert n'était pas cette étendue de sable que l'on voit aujourd'hui. C'était bien avant le Prophète, bien avant Jésus, quand le monde était un enfant souriant et joyeux. Le désert était couvert de forêts, de prairies verdoyantes où coulaient des rivières remplies de poissons, de crocodiles et d'hippopotames. A cette époque, les hommes ne se battaient pas parce qu'ils trouvaient de tout pour satisfaire leurs besoins. Ils n'avaient pas de raison de prendre aux autres ce que la nature leur donnait avec tant de générosité. A cette époque donc, une femme dont personne ne connaît le vrai nom mais que nous avons l'habitude d'appeler Jeïna attendait un enfant. Or elle n'était pas mariée. Sa tribu l'avait rejetée parce qu'elle portait un enfant illégitime, vous comprenez, un enfant de personne. Pour ses congénères elle était une prostituée, son père et sa mère en avait honte et avait décidé qu'elle n'était plus leur fille. Elle avait beau leur dire qu'elle ne savait pas de quoi ils parlaient, qu'elle n'avait connu aucun homme, rien n'y faisait. Plus elle parlait, plus ils la haïssaient. Elle fut chassée. Elle était seule. Elle errait dans la nature, comme un animal, survivant sans peine elle se nourrissait de fruits, d'insectes, elle pêchait aussi mais elle était triste. Si elle avait fauté, bien-sûr, elle aurait compris mais elle le savait mieux que quiconque : aucun homme ne l'avait jamais touchée. Un soir qu'il pleuvait, elle commença à ressentir les douleurs de l'enfantement qui lui déchiraient le ventre. Elle pensait qu'elle allait exploser et ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle se doutait qu'elle portait en elle un être qui grossissait, bougeait mais personne ne lui avait jamais parlé de ces choses-là. Elle pensait être malade, que son corps aussi la rejetait et tentait de la faire mourir. Alors elle s'assit, elle pleura, se tordit, hurla si fort que les animaux de la forêt, effrayés jaillissaient des buissons et s'enfuyaient. Alors qu'une douleur plus forte que les précédentes saisit son corps tout entier et qu'elle pensait que la vie la quittait, elle perçut les vagissements d'un enfant, semblables à ceux qu'elle avait déjà entendus quand les femmes de la tribu donnaient naissance. Entre ses jambes, hurlait, dégoulinant de sang, un nouveau-né. D'abord effrayée, elle finit par approcher ses doigts du petit corps fripé et sut -sans qu'on les lui ait jamais enseignés- les gestes à faire pour que l'enfant vive. Elle ne le nomma pas. La nuit suivante, elle s'approcha prudemment du campement de sa tribu et s'approcha de la hutte de ses parents, sa chienne qui elle-même venait d'avoir un portée de chiot veillait. Reconnaisant la jeune fille, elle n'aboya pas. Elle posa l'enfant contre son flanc avec les petits chiens et s'enfuit à jamais. Le matin, les parents de Jeïna découvrirent l'enfant qui se nourrissait au ventre de la chienne. Ils le recueillirent comme un don de la nature pour remplacer la fille fautive. L'enfant grandit et devint très beau. Tout le monde connaissait le mystère de sa venue, persuadé qu'il était un don du ciel.

Il tira une longue bouffée de fumée et se tut.

Léa fut prise d'un fou rire intérieur mais luttait pour le réfréner. Elle n'osait regarder Adrien et Sébastien.

- OK...c'est tout ? réussit-elle à dire en s'étranglant au bout d'un moment.
- Non ce n'est pas tout. Il était très sage, et respecté. A tel point que certains, quand il atteint l'âge adulte voulurent le désigner comme chef. Cela provoqua la jalousie d'un jeune homme qui voulait prendre le commandement de la tribu. Il se fit tout miel et proposa à son adversaire une partie de chasse de nuit, un soir de pleine lune. Alors qu'ils pistaient un gibier, le jeune ambitieux profita qu'il eut le dos tourné pour décocher une flèche qui l'atteignit entre les omoplates. Le garçon s'effondra. Ce qu'il vit le fit tomber à genoux de stupeur. De la blessure qu'il venait d'infliger le sang bouillonnait et des plumes, oui des plumes, blanches comme celles des cygnes poussèrent, elles s'allongèrent à toute vitesse pour devenir deux ailes immaculées. Le garçon indemne se releva, tendit les bras au ciel et s'éleva. Il s'élevait dans le ciel et ses ailes réfléchissaient la lumière étincelantes des étoiles, jusque très haut dans le firmament, jusqu'à devenir un point blanc. L'attaquant terrassé par la peur et la honte baissa les yeux au sol et il vit des fleurs multicolores pousser à la place des tâches de sang qui une seconde encore auparavant maculaient l'herbe, il commença à gémir, empoigna sa dague et ... Boukha !!! bénie sois tu Hamel.

Léa, Adrien et Sébastien sursautèrent en même temps à cette exclamation et tournèrent la tête vers la femme qui venait de passer le seuil de la cuisine, tenant dans ses mains un plateau sur lequel était posé une bouteille et quatre verres.

- Sers nous de cette liqueur en l'honneur de nos visiteurs. Il se tourna vers les trois amis. Vous connaissez ? Non ? c'est délicieux ! On a pas de cognac comme chez vous mais Dieu nous a donné les dattes et les dattes nous ont donné la Boukha !!

Léa déclina.

- Moi non plus, dit Sébastien, merci pour l'histoire mais je crois que je vais rentrer.
- Vous plaisantez ? demanda Ahmed, c'est loin Tozeur et la nuit va tomber tôt. Je vous ramène en voiture.
- Non vraiment, je vais rentrer à pied, j'aime bien marcher et j'ai besoin de me dégourdir les jambes.
- Je viens avec toi, dit Léa.

Seul Adrien accepta l'invitation d'Ahmed, trop heureux de goûter à la spécialité locale et de profiter de la voiture et d'éviter deux bonnes heures de marche.

- Comme vous voulez les amis...accepta Ahmed mais juste un mot, vous savez le garçon aux ailes blanches, il n'existe pas vraiment.
- Oui, on s'en doutait, c'est un peu comme un mythe, répondit Léa.

L'homme hocha la tête.

- « Pas vraiment », ai-je dit donc il n'est pas non plus vraiment irréel. Certains le voient, d'autres non. C'est une question de croyance, peut-être de foi, je ne sais pas. Je n'y crois pas, je pense qu'il y a du symbolique là-dedans. Comme votre Père Noël.
- Ou comme Dieu ? fit Adrien en lançant un œil brillant au verre que Hamel venait de lui servir.

Ahmed fronça les sourcils.

- On ne compare pas le Père Noël à Dieu, jeune homme...

Adrien rougit.

- Non bien-sûr bafouilla-t-il, ce n'est pas ce que je voulais dire.
- D'autant que Dieu n'apporte pas que des cadeaux, fit Sébastien pour détendre l'atmosphère.

Ahmed sourit à nouveau et tapa sur l'épaule d'Adrien amicalement.

- Allez, ne t'inquiète pas, d'ailleurs je ne suis pas vraiment croyant, lança-t-il en adressant un clin d'œil à Adrien tout en désignant sa femme d'un mouvement d'épaule.
- Ahmed ! s'exclama-t-elle en tentant d'étouffer sa voix et en regardant inquiète autour d'elle. Elle ajouta en arabe : ne dit pas des choses pareilles tu vas finir par nous attirer des ennuis.
- Toujours est-il, reprit son mari, qu'il fait partie de notre vie puisque des siècles et des siècles encore, puisqu'on parle encore de lui.

Léa et Sébastien saluèrent leurs hôtes et s'engagèrent sur la route défoncée qui menait à Tozeur.

- Drôle de personnage, dit Léa

Sébastien fit une réponse évasive. Ils marchaient depuis quelques temps déjà en face d'un soleil couchant dont les ses rayons dorés caressaient le haut des dunes et plongeait certains versants dans la pénombre. Une brise légère soulevait des grains de sable sur la route. Sébastien s'immobilisa brutalement laissant Léa quelques pas en avant.

- Tu veux souffler un peu ? lui demanda Léa sans se retourner.

Comme elle n'obtint pas de réponse, elle fit demi-tour et le vit qui pointait du doigt le sommet d'une dune. Pâle comme un linge.

- Ça ne va pas ?
- Là regarde, dit-il d'une voix blanche en désignant un point dans l'axe du soleil déclinant.

Elle porta sa main à son front pour se protéger de la lumière.

- Je ne vois rien, quoi ? t'as vu un renard ?
- Je l'ai vu !
- Ben ce n'est qu'un renard.
- Non, je l'ai vu. Tu sais, le mec dont je t'ai parlé, je suis sûr que c'était lui, je l'ai vu, il me faisait un signe.
- Hein ?! t'as choppé une insolation Séb, tu m'inquiètes, assieds-toi un moment.

Elle sortit une bouteille d'eau de son sac.

- Bois un peu. Tu sais t'as peut être eu un choc le soir de l'accident, un truc au cerveau, comme une image gravée qui revient de temps en temps. Faudrait que t'ailles voir un médecin en rentrant à Bordeaux.

Sébastien reconnut que ce n'était pas possible, qu'il ne pouvait pas être là. Pourtant il l'avait bien vu, enfin il avait l'impression de l'avoir vu.

- Il s'appelle comment au fait ?
- Pardon... ?
- Il s'appelle comment ce mec qui s'est jeté sous tes roues ?
- On est allé dans une maison abandonnée....
- Quoi ? mais de qui tu me parles ? Je me fais vraiment du souci. Tu l'as renversé ou vous êtes allés dans une maison. Ecoutes, nous ne sommes pas très loin du restaurant d'Ahmed, je te ramène et on profite de la voiture pour rentrer, ou alors on reste sur le bord de la route, ils finiront bien par passer puisqu'il doit raccompagner Adrien.
- Je l'ai renversé et quelques semaines après il est revenu, il m'a mené dans la banlieue après la barrière du Médoc, dans une grande maison abandonnée.

Il sembla réfléchir un instant et reprit.

- Je réalise maintenant que je ne lui pas demandé.
- Demander quoi ?
- Son prénom.

Et il lui raconta tout de l'escapade nocturne, le trajet au pas de course, la grille rouillée, le jardin, le lac, les salons figés dans le temps et croulant sous la poussière, le feu dans la cheminée et le réveil, seul dans une maison inconnue et isolée. Léa lui passa le bras autour des épaules et l'embrassa dans le cou.

- Tu m'as l'air bien sonné, viens, on rentre, tu es fatigué.

Elle comprit qu'il en avait dit assez et qu'il ne servait à rien de lui poser trop de questions. Elle se disait que Sébastien avait toujours été un peu bizarre et avait le chic de se mettre dans des situations impossibles mais ça faisait partie de lui. Il était comme ça. Si les hallucinations l'inquiétaient vraiment, elle n'y pouvait rien dans l'immédiat. Elle l'inciterait à aller chez le médecin si ça continuait. Mais bon, après tout le dépaysement, le soleil et l'imagination de Sébastien étaient probablement un cocktail suffisant pour expliquer des visions qui ne se reproduiraient sans doute pas. Ils se remirent à marcher.

- Tu me le présenteras ok ? proposa-t-elle pour détendre l'atmosphère.
- Oui. « Il t'intriguera » pensa-t-il mais il ajouta simplement : tu l'aimeras bien.

C'était l'heure où la vie s'éveillait dans les sables. Les serpents, les scorpions, les habitants du désert sortaient de leurs cachettes. Des gerbilles qui sautillaient et se dégourdisaient les pattes en prévision des poursuites auxquelles elles devront échapper dans la nuit quand les renards et les oiseaux de proie n'auront de cesse de les harceler. Des scarabées émergeaient de dessous les pierres ou du sable, ils traînaient leurs lourdes carapaces à la recherche de nourriture et sans doute d'un partenaire avec qui ils tenteraient, sous la menace de multiples prédateurs, de perpétuer l'espèce pour que demain soit pareil à hier. Ils ne virent rien de toute cette activité, le désert met un point d'honneur à paraître vide de toute existence alors qu'il en regorge. Seule leur fut révélée la présence de minuscules oiseaux qui s'envolaient en lançant des petits cris d'alerte, seuls témoins autorisés d'une vie pourtant féconde. Bientôt le soleil disparut à l'horizon et ils atteignirent les limites de la ville alors que la nuit était déjà tombée depuis une bonne vingtaine de minutes. Quelques minarets et des toits plus hauts que les autres se détachaient sur un amas d'étoiles dont certaines se décrochaient soudainement pour filer dans le ciel avant de s'éteindre au-dessus des dunes.

De retour à Bordeaux, Sébastien proposa à Margot de l'emmener dans la demeure abandonnée. Elle accepta plus par plaisir d'être avec lui que par intérêt car la perspective de visiter une ruine ne l'intéressait pas vraiment. Il eut un peu de mal à se repérer dans le dédale des rues mais finit par reconnaître la grille, la chaîne rouillée et le cadenas. Ils se faufilèrent dans le jardin et pénétrèrent à l'intérieur de la maison. Margot eut l'impression d'évoluer dans un album de vieilles photos jaunies par le temps sauf que les murs lézardés, les fauteuils défoncés, l'escalier branlant étaient bien là sous ses yeux, un décor de mauvais rêve que le parfum d'herbe coupée, de suie, de bois sec qui s'en exhalait rendait bien réel. Dans la chambre où Sébastien et le jeune homme avaient passé des heures à discuter, il ne restait comme seul signe de leur passage que des lettres tracées sur le papier peint défraîchi à la pointe d'un charbon. Margot tenta de déchiffrer les mots mais l'écriture était si embrouillée qu'elle n'y parvint pas. Elle était mal à l'aise.

- Tu le connais depuis longtemps ce mec ?

- Non, je t'ai dit : depuis cet accident.
- Elle fit un rapide calcul dans sa tête.
- On se connaissait déjà...
 - Oui bien-sûr.
 - Tu es certain que ce n'est qu'un ami.
- Il devina tout de suite ses pensées.
- Mais oui, enfin ce n'est pas un ami...mais je t'assure, pour que les choses soient claires, c'est juste une connaissance. Il m'intrigue.
- Elle baissa la voix :
- Enfin, vous avez quand même passé des nuits ensemble...
 - Margot, tu ne comprends pas. Ce garçon a quelque chose d'hors du commun, tu ramènes tout à toi en suggérant quelque chose qui n'existe pas. Ce qui s'est passé ici n'a rien à voir, si tu ne peux pas le comprendre...D'ailleurs, tu es bien la dernière personne avec qui j'aurais partagé cette aventure s'il s'était passé quelque chose. Réfléchis deux secondes !
 - Si je ne peux pas le comprendre.... Quoi ?
 - ...c'est que tu ne me connais pas, continua Sébastien.

Chaque soir, il s'y rendait. Les jours, les semaines passaient. Bientôt un mois s'était écoulé depuis son retour de Tunisie et il n'avait toujours aucun signe de vie du garçon. Il finit par connaître tous les recoins de la vieille maison, d'en apprécier le calme, la sérénité, la douce nostalgie qu'elle dégageait le soir venu, isolée du reste de la ville dans son écrin de verdure et reliée au ciel par la lumière des étoiles que l'eau du lac reflétait quand il regardait par la fenêtre. Il dormait dans le lit de la chambre qu'il considérait un peu comme la sienne désormais et laissait au petit matin, avant de regagner son appartement pour prendre une douche et changer de vêtements, des petits messages écrits sur des post-it qu'il collait à la porte. Il revenait chaque soir espérant trouver une réponse, un signe de vie, un message quelconque qui lui permettrait de croire en son retour. En vain, chaque soir, l'espérance était déçue. Mais malgré le silence et l'absence du garçon, Sébastien était confiant. Il savait au fond de lui qu'il le reverrait, et qu'il percerait enfin son mystère. Le temps passant, il espaça ses séjours dans la demeure, il n'y vint bientôt plus qu'une ou deux nuits par semaine. Il passait moins de temps à déambuler dans les grandes pièces froides mais gagnait directement la chambre, s'allongeait sur le lit et fumait des cigarettes en suivant des yeux les volutes de fumée qui dessinaient d'étranges dragons dans la lumière pâle que la fenêtre laissait passer. L'attente dans laquelle il était plongé était de celle que l'on sait destinée à s'achever inexorablement par le retour de celui dont on est séparé.

Enfin, un soir de nouvelle lune, ou plutôt une nuit car il devait bien être deux ou trois heures du matin, alors que Sébastien était chez lui, assis dans une chaise longue, sur la terrasse de son appartement de laquelle il voyait s'étaler les toits de la ville jusqu'à la cathédrale et même au-delà, alors qu'il levait les yeux des lignes d'un roman commencé quelques heures plus tôt et qu'il n'arrivait pas à lâcher, il le vit comme un funambule, marchant en équilibre sur le faîte d'un toit.

Gardant calme, il posa son livre, se leva et alla à l'interrupteur éteindre l'ampoule qui l'avait éclairé jusque-là. Il regagna sa chaise et attendit, regardant fixement

l'équilibriste qui évoluait de toit en toit, aussi habile qu'un chat. Prenant son temps, il s'approchait de l'endroit où se trouvait Sébastien. Il l'avait attendu depuis si longtemps qu'il savourait maintenant ces retrouvailles dont il n'avait jamais douté. Il ne voulait montrer ni sa curiosité, ni sa hâte de le voir, ni ses reproches de l'avoir laissé sans nouvelle, ni sa joie, ni sa fascination. Il savourait l'instant, bercé par le silence de la nuit.

- Tu sais que je t'ai attendu.
- Je sais
- Tu sais que je suis retourné à la maison abandonnée
- Je sais
- ...que j'ai laissé des mots pour toi, pour te dire de m'attendre.
- Je sais.
- Tu sais aussi qu'il va falloir un jour ou l'autre que tu me dises qui tu es et pourquoi tu fais irruption dans ma vie quand l'envie t'en prend, dit Sébastien.

Le jeune homme le regarda droit dans les yeux d'un regard qui signifiait « tu le sais au fond de toi, qui je suis et pourquoi je suis là. » Sébastien eut un mouvement d'épaule et marmonna en allumant une cigarette : je ne connais même pas ton prénom.

- Sowelu.
- Sowelu... répéta machinalement Sébastien. Alors Sowelu, dis-moi qui tu es.
- Je suis la personne qui te connaît le mieux, je te connais depuis toujours, je te connais plus que tu te connais. Je sais ce que tu aimes, je sais tes angoisses, je sais tes passions, je sais les souvenirs, les obsessions qui sont les tiennes quand tu fermes les yeux le soir avant de t'endormir, je sais que tu penses à la forêt, aux millions d'éléments qui la composent de la plus microscopique brindille jusqu'au ruisseau qui la traverse, je sais que tu penses au soleil qui darde ses rayons dans les moindres recoins de ce monde, sur la peau d'une vieille femme à Bombay, entre les lattes de bois d'une maison au Vietnam, dans le creux d'un rocher de la forêt canadienne, sur les mains d'un enfant qui joue à Dakar, dans la prunelle d'un chat dont l'iris se contracte, sur le dos d'une baleine, je sais le labyrinthe que tu imagines pour trouver le sommeil, je sais ses recoins, ses impasses, ses fausses routes et je sais aussi le chemin qui permet d'en atteindre la sortie, je sais ce que tu ne dis à personne, ce que tu ne diras jamais à personne : l'étoile que tu t'es choisie dans le ciel, l'oiseau que tu as tué quand tu étais petit et qui vient de temps en temps siffler quelques notes à tes oreilles, la terre sous tes ongles quand on t'a annoncé cette bonne nouvelle, tu te souviens ? Je sais les heures que tu passées à examiner les colonnes de fourmis se frayant un chemin dans l'herbe jusqu'au lieu du supplice d'une sauterelle immolée par tes soins, le corps percé d'une aiguille, agonisant comme le Christ sur la Croix, je sais la peine que tu avais en te mettant à sa place, je sais même la douleur que tu ressentais physiquement, cette aiguille te perçait aussi les flancs mais te donnait l'illusion d'être Dieu et le Fils en même temps. La victime et le bourreau à la fois, l'être parfait

transcendé par la souffrance. Cette souffrance qui inonde le monde et que l'on tente de cacher par des sourires, des fêtes qui rythment l'année, des costumes, des routes, des lunettes, des cheveux bien peignés, le travail quotidien, les papiers à remplir, les impôts, le journal de 20h, le boucher si aimable si propre dont la bouche demande des nouvelles de votre famille quand ses mains déchirent le corps, écrasent la tête d'un être. Je sais aussi ce bouquet d'anémones, ces fleurs que tu croyais éternelles et que tu as vu faner en quelques jours, flétrir leurs pétales, se ramollir leurs tiges jusqu'à devenir une masse difforme, puante, bourrée de minuscules mouches, les postillons de la mort que tu apprenais à connaître à cinq ans. Tu ne t'en souviens pas ? Moi si. Je sais même ce que tu as oublié.

Sébastien ne dit rien. Il souriait, et de longues larmes sillonnaient son visage.

- On y va ?
- D'accord mais laisses-moi conduire.

Arrivés à la maison, ils montèrent directement dans la chambre. Sébastien désigna les post-it éparpillés sur la porte. Tu vois ? Il y en a bien une cinquantaine. Il décrocha l'un deux mais rien n'y était écrit. Il en prit un deuxième, idem. Puis un troisième un quatrième, un cinquième. L'encre était effacée, aucun des post-it ne comportait la moindre lettre.

- J'en ai bu l'encre, Sébastien.
- Sowelu, je voudrais te présenter à ma cousine Léa, je lui ai parlé de toi, elle a très envie de te connaître. Tu verras aussi Margot, ma petite amie. Tu voudras bien ?
- Oui et non.
- Comment ça ?
- Oui pour Léa mais non pour Margot, tu dois la quitter maintenant, tu lui fais de la peine.
- Pourquoi ?
- Tu le sais pourquoi : tu ne l'aimes pas. Elle t'a attiré au début mais maintenant tu n'éprouves rien pour elle et elle le sent bien. Elle essaie de se persuader que tu vas t'attacher à elle, non à cause d'elle mais à cause des sentiments qu'elle a pour toi. Elle t'aime tellement qu'elle pense que tu finiras par aimer l'amour qu'elle a pour toi. Mais c'est faux. Tu finiras au contraire par la mépriser pour l'amour qu'elle te porte.
- Tu as raison. Je vais la quitter Sowelu, dès demain et nous nous retrouverons samedi. Nous irons chez Léa. Tu passeras chez moi vers 19h et on ira ensemble. Elle a 26 ans, elle est très sympa, elle travaille pour une petite boîte d'édition musicale, elle a toujours des chansons pas connues à faire découvrir.

En se réveillant le lendemain, il se retrouva à nouveau seul dans le lit avec une seule idée en tête : quitter Margot. Un rapide coup d'œil lui permit de constater que la chambre était vide. Il rassemblait ses affaires pour partir quand il entendit une voix en détresse qui l'appelait du jardin. C'était Sowelu !

Il se pencha par la fenêtre et vit le garçon qui se débattait dans le lac. Il dévala les escaliers, enjambant à toute vitesse les meubles renversés craignant d'arriver trop tard et de ramener sur la rive un corps inerte. Sur la terrasse qui surplombait l'étendue d'eau il le chercha du regard, éperdument, mais la surface où flottaient des nénuphars était lisse. Une main se posa sur son épaule, il se retourna et tomba nez-à-nez avec Léa.

- Il se noie ! cria-t-il. Il, est là !!

Il pointait l'eau du doigt et il fallut qu'elle le retienne de ne pas sauter dans l'eau.

- Qui, Sébastien, de qui parles tu ? Ton....ami, dit-elle avec hésitation ? Tu as dormi là on dirait dit-elle en passant sa main dans les cheveux de son cousin. Tu es fiévreux. Tu as dû faire un cauchemar, je suis là depuis un bon moment et je n'ai rien entendu, seulement quelques oiseaux et le vacarme que tu as fait en arrivant jusqu'ici.
- Je lui ai proposé de te rencontrer, tu sais, tu verras il est...bizarre, énigmatique mais vraiment intéressant. Samedi soir, chez toi, pour dîner, tu veux bien ? Où est-il passé, il a dû partir plutôt peut être pour aller travailler ou....
- Avec plaisir...coupa Léa doucement Elle voulut lui demander s'il était sûr qu'il viendrait mais elle se ravisa. Il mange de tout, pas d'allergies ?
- Non, je ne crois pas. Fais quelque chose de simple, j'apporterai le dessert. Au fait il m'a dit son prénom : Sowelu.
- Tiens, jamais entendu un prénom pareil !! Il vient d'où ? Il est étranger ? Qu'il fut clandestin lui traversa l'esprit.
- Non, je ne crois pas, enfin je ne sais pas... il est blanc, même très pâle en fait... il pourrait être d'Europe de l'Est mais il n'a pas d'accent. Je ne sais pas où ses parents ont trouvé ce nom-là, c'est vrai. On lui demandera !

Le soir convenu, l'interphone de l'appartement de Sébastien sonna un peu avant 19h.

- C'est moi.
- 4^{ème} étage, porte droite, mais tu connais le chemin !

Sans lui poser de question sur son départ précipité de l'autre nuit, trop heureux qu'il fut finalement venu, il lui fit essayer un casque de moto qui lui alla parfaitement. Ils burent un verre de coca et Sébastien lui montra les derniers objets qu'il avait déniché dans un vide grenier des environs et une vertèbre de rorqual qu'il avait acheté sur e-bay. Il lui confirma aussi sa rupture avec Margot. Ils furent bientôt sur la route, le vent gonflant d'air leurs blousons.

Ils arrivèrent à Arcachon trois quart d'heures plus tard. Sébastien gara la moto à sa place habituelle et invita Sowelu à entrer dans la maison.

- Léa ? Nous sommes là !

Elle était dans la cuisine. Vous avez été rapides ! lança-t-elle de la cuisine où elle finissait de préparer le diner.

- Venez ! j'ai les mains occupées à couper des légumes ! Je vais en mettre partout si je viens jusqu'à vous !

Elle s'essuyait les mains à un torchon. Sébastien lui posa un baiser sur la joue et se retournant vers son ami qu'il tenait par le bras et lui dit :

- Je te présente Sowelu. Sowelu, voici ma cousine Léa.

Léa resta muette de stupeur. Les doutes qui l'assaillaient depuis plusieurs semaines mais auxquels elle refusait de croire étaient confirmés de la manière la plus brutale qui soit.

- Mais Séb, qu'est ce qui t'arrive ? demanda-t-elle effarée. Séb, tu es tout seul...

Il s'en fut s'en dire un mot et malgré les supplications de Léa pour qu'il restât dormir chez elle. Après avoir laissé sa moto près de la grille rouillée, ses pas le guidèrent au bord du lac, derrière la vieille demeure. Il avança sur le pont bordé de joncs. Le bois grinçait en faisant fuir des flopees de grenouilles effrayées dont les coassements cessèrent d'un coup. Il s'assit et passa ses bras autour de ses jambes. Après un moment, il se dévêtit et roula ses vêtements à ses pieds. Il brassa lentement jusqu'au centre du lac, puis se retourna et flotta sur le dos, immobile pendant de longues minutes, le regard perdu dans l'immensité du ciel étoilé. Au bout d'un long moment, il expira l'air de ses poumons et s'immergea complètement. Il attendit de sentir son dos heurter le fond du lac pour inspirer brutalement par le nez et noyer ses poumons d'eau boueuse. Des bulles d'air éclatèrent à la surface formant de petites vaguelettes argentées qui glissèrent quelques secondes sur l'eau ridée où tremblait le reflet de la lune. Puis le calme se fit à nouveau, l'eau redevint aussi lisse qu'un miroir et les grenouilles reprirent le chant qu'elles avaient interrompu.